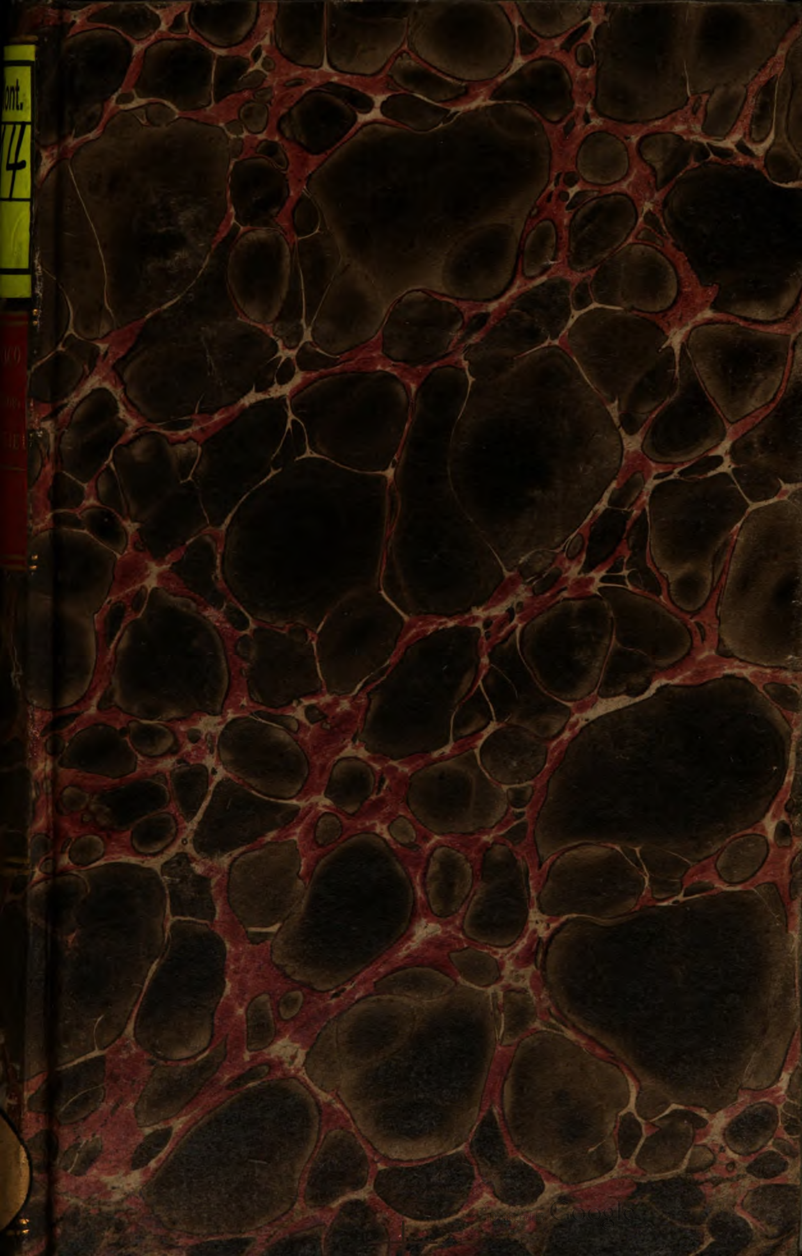






LUDOVICO,

OU

LE FILS D'UN HOMME DE GÉNIE.

T. I.

Cet Ouvrage se vend aussi :

A S.-Pétersbourg,	Chez	*Weyher.*
Varsovie..........	—	*Glücksberg.*
Vienne............	—	*Schaumbourg.*
Leipsic...........	—	*Grieshammer.*
Léopold...........	—	*Pfaff.*
Genève............	—	*Paschoud.*
	—	*Manget et Cherbuliez.*
Bordeaux..........	—	*Melon.*
Lille.............	—	*Vanackère.*
Perpignan.........	—	*Tastu.*
Rouen.............	—	*Frère.*
Strasbourg........	—	*Levrault.*
Toulon............	—	*Curet.*

LUDOVICO,

OU

LE FILS D'UN HOMME DE GÉNIE,

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

Par Mme la Baronne de MONTOLIEU;

OUVRAGE DÉDIÉ A LA JEUNESSE.

For Know poor Edwin, was no vulgar boy
Deep thought off s'em'd to fix his infant eye
Dainties he heeded not, nor gudde, nor toy
Silent when glad, afectionate though shy

BEATIE *poem of Minstrel.*

La crainte de l'Eternel est le principe de la science; les insensés méprisent la sagesse et l'instruction. Mon fils, ne rejetez pas les avis de votre mère; ils seront comme une guirlande sur votre tête, comme un collier de perles à votre cou.

Proverbes de SALOMON.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

1817.

DE L'IMPRIMERIE DE FEUGUERAY,
Cloître Saint-Benoît, nº 4.

LIVRES DE FONDS
ET D'ASSORTIMENT
QUI SE TROUVENT
CHEZ ARTHUS BERTRAND,
LIBRAIRE, RUE HAUTEFEUILLE, N°. 23, A PARIS

Nota. Les personnes qui désireront recevoir les Ouvrages brochés, *francs de port*, voudront bien ajouter 40 c. par volume in-18, 75 c. par volume in-12, 1 f. 50 c. par volume in-8°., et 3 f. par volume in-4°.

Le même Libraire fait la Commission pour la France et pour l'Étranger.

On est prié d'affranchir les Lettres et Envois d'argent.

M.

J'AI l'honneur de vous adresser un Extrait de mon Catalogue, ainsi que la note des Nouveautés que je viens de publier. La remise et le terme seront proportionnés au montant de votre demande.

Dans le cas où vous n'auriez pas de Correspondant à Paris, je me chargerai de remplir toutes vos commissions. Vous pouvez compter sur mon exactitude et ma célérité pour l'exécution de vos ordres.

J'ai l'honneur de vous saluer,

Arthus Bertrand

Paris, le 1er. juin 1818.

OUVRAGES NOUVEAUX

Chez le même Libraire.

ES SOUPERS DE MOMUS, recueil de chansons inédites pour 1818. Cinquième année de la collection. 1 vol. in-18, bien imprimé, avec de jolies figures et de la musique 2 f.

a quatrième année, pour 1817. 2 f.

Il ne faut pas confondre ce Recueil de chansons avec les SOIRÉES DE MOMUS, dont l'Editeur à pris, à dessein, ce titre.

ISTOIRE DE JEANNE D'ARC, surnommée la Pucelle d'Orléans, tirée de ses propres déclarations, de cent quarante-quatre dépositions de témoins oculaires, et des manuscrits de la Bibliothèque du Roi et de la Tour de Londres; par M. le Brun de Charmettes, Sous-Préfet de Saint-Calais. Ornée du portrait de Jeanne d'Arc et de sept jolies figures. 4 forts vol. in-8o. 25 f.

ABLEAU DE LA CAMPAGNE D'AUTOMNE DE 1813 en Allemagne, depuis la rupture de l'armistice jusqu'au passage du Rhin par l'armée française, avec des tableaux, et une carte *lithographiée* des environs de Leipsic. 1 vol. in-8o.; par M. B*** 5 f.

UDWIG-D'EISACH, ou les trois Educations; traduit d'Auguste Lafontaine, 3 vol. in-12, fig. 7 50.

UELQUES SCÈNES DE LA VIE DES FEMMES; par M. le C*** de L***, auteur d'Alfred-le-Grand. 3 vol. in-12, fig. 7 50.

E TEMPLIER, LE JUIF ET L'ARABE; formant les tomes 1 et 2, avec fig.

LA FILLE DU BAIGNEUR D'AUSBOURG, ou Féodalité, Amour et Honneur, formant le tome 3e., avec fig.; par l'auteur de quelques Scènes de la Vie des Femmes, etc.; 3 vol. in-12, 1818, fig.; les trois volumes, 7 f. 50 c.

OPPRESSION ET RÉVOLTE, ou la Guerre des Nobles et des Vilains, 3 vol. in-12, par le même, 1818. 7 f. 50 c.

Sous presse :

VIE DE JACQUES II, ROI D'ANGLETERRE, tirées des mémoires écrits de sa propre main; ouvrage publié par ordre du *Prince Régent*. etc.; publiée par *J. S. Clarke*, docteur-ès-lois; traduit de l'anglais par M. Cohen; 4 vol. in-8o.

VOYAGE EN ALLEMAGNE, DANS LE TYROL ET EN ITALIE, pendant les années 1804, 1805 et 1806; par madame *de la Recke, née comtesse de Médem*, etc.; traduit et imité de l'allemand par madame la baronne de Montolieu; 4 vol. in-8o.

Ouvrages de M. Mollevaut, de l'Académie française.

ELÉGIES DE TIBULLE, traduites en vers français, avec le texte e regard. Didot aîné. 1 vol. in-18. gr. rais. fig. 3
POÉSIES DE CATULLE. 1 vol. *id.* fig. 3
ELÉGIES DE PROPERCE. 1 vol. *id.* fig. 3
ELÉGIES DE MOLLEVAUT. 1 vol. *id.* fig. 3

Sous presse, du même auteur :

La traduction en prose de L'ÉNÉÏDE DE VIRGILE; 4 vol. in-18. grand raisin.

LES FLEURS, poëme en quatre chants; 1 vol. in-18, grand raisin avec huit jolies figures.

Ouvrages de M Lantier, chevalier de Saint-Louis.

VOYAGES D'ANTÉNOR EN GRÈCE ET EN ASIE, avec des notions su l'Egypte; manuscrit trouvé à Herculanum. 3 vol. in-8°. 5 fig. 15

— Le même, 5 vol. in-18. 13e. édition. 5 fig. 1818. 6

LES VOYAGEURS EN SUISSE. 3 vol. in-8°. avec portrait. 18

VOYAGE EN ESPAGNE, du chevalier Saint-Gervais, officier fran çais. 2 vol. in-8°. fig 10

CONTES en vers et en prose. 3 vol. in-8o. fig. 11
Nota. Le tome 3e. se vend séparément 3

CORRESPONDANCE DE SUZETTE - CÉSARINE D'ARLY. 2 volume in-8o. 10
— La même, 3 vol. in-12. 7 50

Ouvrages de Madame Isabelle de Montolieu.

CAROLINE DE LICHTFIELD, ou Mémoires d'une famille prussienne 3e. édition originale, revue et corrigée par l'auteur, ornée de jolies fig. et de la musique des romances. 3 vol. in-12. 7 50

LES CHATEAUX SUISSES, anciennes anecdotes et chroniques 4 vol. in-12. ornés de 4 jolies gravures. 2e. édition 8

RAISON ET SENSIBILITÉ, ou les deux manières d'aimer; tradui librement de l'anglais. 4 vol. in-12. 9 f

HISTOIRE DU COMTE RODERIGO DE W***; suivi du jeune Frui- tier du lac de Joux, et du Siége du château de Grandson; nou- velle du 15e. siècle. Par la même. 1 vol. in-12. 1818. 3 f

Quatre autres Nouvelles, ayant pour titre: EXALTATION et PIÉTÉ contenant: Philosophie et Religion; le jeune Quaker, Elise, ou les Souvenirs d'une jeune Morave, et la Veille de Noël, ou la Conversion. 1 vol. in-12, fig. 1818. 3 f

E ROBINSON SUISSE, ou Journal d'un père de famille naufragé avec ses enfans, traduit de l'allemand de Wyss. 2e. édit., revue avec soin, et augmentée des Petits Robinson dans leur île, comédie. 4 vol. in-12, ornés de 12 figures en taille-douce et de la carte de l'île déserte. 12 f.

NDINE, conte traduit de l'allemand, in-12. fig. 3 f.

HARLES ET HÉLÈNE DE MOLDORF, ou Huit ans de trop; trad. de Mesner, 1 vol. in-12. 2 f. 50

A FERME AUX ABEILLES, ou les fleurs de Lys, imitée d'Auguste Lafontaine. 2 vol. in-12. 4 f.

E CHALET DES HAUTES-ALPES, suivi de deux feuillets de mon ami Gustave; Amour et Silence; Frères et Sœurs; les Aveux d'un Misogine, ou l'Ennemi des Femmes. 3 vol. in-12. 6 f.

UITE DES NOUVELLES traduites ou imitées par madame Isabelle de Montolieu, contenant Nantilde, ou la Vallée de Balbella; Découverte des Eaux thermales de Weissembourg; Cécile de Rodex, ou les Regrets; Alice, ou la Sylphide; Sophie d'Alwin, ou le Séjour aux eaux de B. 3 vol. in-12. musique. 7 50

UDOVICO, ou le Fils d'un homme de génie. 2 vol. in-12. 5 f.

ARIE MENZIKOFF ET PHÉDOR DOLGOROUSKI. 2 vol. in-12. 5 f.

RISTOMÈNE, trad. d'Aug. Lafontaine. 2 vol. in-12. 5 f.

E PRESBYTÈRE AU BORD DE LA MER, trad. d'Aug. Lafontaine. 4 vol. in-12. fig. 9 f.

ES AVEUX AU TOMBEAU, trad. du même par madame Elisa V.... 4 vol. in-12. fig. 9 f.

A NOUVELLE EMMA, ou les Caractères anglais du siècle; par l'auteur d'Orgueil et Préjugé, etc. trad. de l'anglais. 4 vol. in-12. pap. vélin. 10 f.

NASTASE ET NEPHTALI, ou les Amis. 4 vol. in-12. 9 f.

NGELO, COMTE D'ALBINI, ou les Dangers du Vice; traduit de l'anglais de Rosa Malthida. 3 vol. in-12. 6 f.

MARIE, ou les Hollandaises. 3e. édition, revue et augmentée par l'auteur. (M. le comte Louis de Saint-Leu). 3 vol. in-12. 6 f.

MÉDÉE, roman mythol. en 28 livres, pour servir à l'histoire du siècle héroïque qui a précédé le siége de Troie, faits par les Grecs, sous les ordres du grand Agamemnon, avec des Notes, par M. Née de Larochelle. 4 forts vol. in-12. fig. 12 f.

Ouvrages par Souscription.

TRAITÉ DES ARBRES ET ARBUSTES que l'on cultive en France, en en pleine terre; par Duhamel; nouvelle édition, augmentée de plus de moitié pour le nombre des espèces, et dans laquelle on a refondu le Traité des Arbres fruitiers du même auteur, rédigé par M. J. L. A. Loiseleur-Deslongchamps; avec des figures imprimées en couleur ou en noir, d'après les dessins peints sur la nature, par MM. P. J. Redouté et B. Bessa.

Cet ouvrage a été imprimé sur trois papiers différens, et il forme quatre-vingt-trois livraisons.

Le premier sur beau carré, avec les planches en noir, 9 fr. par livraison; le second, sur carré vélin, avec les planches imprimées en couleur, 25 fr.; et enfin le troisième, sur nom de Jésus vélin, figures imprimées en couleur, 40 fr. par livraison.

LETTRES de madame de Sévigné, en 10 volumes in-8°., enrichis de très-belles gravures.

Le prix de chaque volume est de 9 fr. Les quatre premiers volumes sont en vente.

BIBLIOTHÈQUE PHYSICO-ÉCONOMIQUE, dirigée par M. Thiébault-de-Bernaud.

A dater du premier janvier 1817, on a publié de nouveau, et chaque mois, un cahier in-12 de 72 pages; à la fin de l'année, les 12 cahiers formeront 2 vol. in-12 avec des planches, et, tous les six mois, on donnera une Table alphabétique des articles contenus dans chaque volume.

Le prix de l'abonnement est de 12 fr. pour les 12 cahiers, que l'on recevra, *francs de port*, par la Poste. La lettre d'avis et l'argent que l'on enverra par les directeurs des postes, ou en un mandat, doivent être *affranchis*, et adressés à M. ARTHUS BERTRAND, libraire, rue Hautefeuille, n° 23, à Paris.

Nota. On trouve, à la même adresse, toutes les années antérieures, à raison de 10 fr. chaque.

ŒUVRES COMPLETTES DE BUFFON ET PARTIES SUPPLÉMENTAIRES, ou Cours complet d'Histoire naturelle, générale et particulière, contenant toutes les œuvres de Leclerc de Buffon, dans lesquelles les supplémens ont été insérés à la place indiquée par l'auteur lui-même, et les notes et les additions nécessaires pour que l'ouvrage de Buffon fût au niveau des connaissances acquises depuis sa publication.

Cette édition, la plus complette de celles qui aient paru, renferme 127 volumes in-8°., y compris 3 volumes de Table des matières, accompagné d'environ 1300 fig., bon tirage. 635 f.

CARTES CHRONOLOGIQUES ET GÉNÉALOGIQUES, pour servir à l'étude de l'histoire ancienne et moderne, et à celle des langues, des sciences et des arts, par M. Destours.

1°. Carte de l'Empire romain, depuis Auguste jusqu'à Charlemagne. Une feuille. 4 f.

2°. Carte de France, en deux feuilles ;

La première, depuis l'origine de la monarchie jusqu'à la fin du onzième siècle.

La seconde, depuis le douzième siècle jusqu'à nos jours. Prix des deux feuilles ensemble. 8 f.

3°. Carte des écrivains de la langue latine, depuis l'origine de la langue jusqu'à la fin du sixième siècle. 4 f.

4°. Carte des principaux écrivains de la langue française, en vers et en prose, depuis le douzième siècle jusqu'aujourd'hui. 4 f.

La Notice explicative se vend séparément 2 f.

Les mêmes Cartes, collées sur toile, se vendent 1 f. de plus par feuille.

Abrégé de l'histoire générale des Voyages, contenant ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de plus avéré dans les pays où les voyageurs ont pénétré ; par J.-F. La Harpe, nouvelle édition, 24 vol. in-8 ; carte. 120 f.

— des trois voyages du capitaine Cook, précédé d'un extrait des voyages de Byran. Wall, Carteret et Bougainville, autour du Monde ; par J. La Harpe, nouvelle édition ornée d'une très-belle carte générale des Voyages de Cook, 6 vol. in-8. 36 f.

Bibliothèque (nouvelle) d'un homme de gout, entièrement refondue, corrigée et augmentée, contenant les jugemens tirés des journaux les plus connus, et des critiques les plus estimées, sur les meilleurs ouvrages qui ont paru dans tous les genres, tant en France que chez l'étranger, jusqu'à ce jour, par MM. Barbier et Des Essarts. 5 vol. in-8, 25 f.

Le Cabinet du jeune Naturaliste, ou tableaux intéressans de l'histoire des animaux ; 6 vol. in-12 imprimés par Crapelet, et ornés de 65 belles gravures. 1817. 24 f.

Cours de littérature ancienne et moderne ; par J.-F. La Harpe, nouvelle édition, 16 vol. in-18. 36 f.

Dictionnaire universel de commerce, banque, manufactures, douanes, pêche, navigation marchande, des lois et administration du commerce, auquel on a joint l'explication des changes, monnaies, poids et mesures des diverses nations commerçantes, avec leur réduction en valeurs françaises, terminé par une nomenclature, en douze langues, de toutes les marchandises et matières connues dans le commerce ; par une Société de Négocians, et dédié à la Banque de France. 2 forts vol. in-4. 36 f.

Dictionnaire du Code de commerce, ou le Code de commerce avec tous les articles des Codes civil et de procédure qui y ont rapport, et autres lois sur le même sujet. 1 vol. in-4. 9 f.

Les 3 volumes ensemble, au lieu de 51 fr., ancien prix, 42 f.

ESSAI SUR L'HISTOIRE DE LA NATURE, ouvrage dédié au Roi; par MM. Gavoty et Toulouzan. 3 forts vol. in-8. 20 f.

HISTOIRE DE CATHERINE II, impératrice de Russie; par J. Castéra; suivie de l'état actuel du commerce, des richesses, des forces, des productions de la Russie. 3 vol. in-8, avec 13 portraits et 2 belles cartes de la Russie et de la Pologne avec ses différens partages. 18 f.

Le même ouvrage en 4 vol. in-12, avec les 13 portraits et les cartes, en tout 16 planches. 12 f.

HISTOIRE DES DOUZE CÉSARS, traduite du latin de Suétone, sans aucun retranchement. 2 vol. in-8. 12 f.

LETTRES de Madame de Sévigné à sa fille et à ses amis. 12 vol. in-18 deux portraits. 1817. 24 f.

LONDRES, la Cour et les provinces d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande. 2 vol. in-8. 11 f.

MÉMOIRES du Cardinal de Retz, contenant ce qui s'est passé de remarquable en France pendant les premières années du règne de Louis XIV, nouvelle édition, 6 vol. in-8. 30 f.

— Le même ouvrage, 6 vol. in-12. 18 f.

ŒUVRES DE MASSILLON, 13 vol. in-8, portrait. 96 f.

QUADRILLE (LE) DES ENFANS, ou Systême nouveau de lecture, avec lequel tout enfant de 4 à 5 ans peut, par le moyen de 84 figures coloriées, être mis en état de lire dans toute sorte de livres en 3 ou 4 mois; par Berthaud. 1 vol. in-8, 84 fig., édit. originale acquise des héritiers de l'auteur, avec les 84 fiches. 15 f.

SOUVENIRS (MES) DE VINGT ANS DE SÉJOUR A BERLIN, ou Frédéric-le-Grand, sa famille, sa cour, son gouvernement, son académie, ses écoles et ses amis littérateurs et philosophes; par Dieudonné-Thiébaud; 3e. édit. revue, corrigée et augmentée par Dampmartin. 4 vol. in-8, avec le portrait du Grand Frédéric et celui de l'auteur. 20 f.

STATISTIQUE GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE DE LA FRANCE ET DE SES COLONIES, avec une description topographique, agricole, politique, industrielle et commerciale de cet état. 7 forts vol. in-8, de plus de 3,770 pages, avec un atlas grand in-4, contenant 19 tableaux et 9 cartes, tant de la France et de sa navigation intérieure, que des colonies et établissemens français dans les quatre parties du monde. 52 f.

TABLEAU HISTORIQUE ET POLITIQUE DE LA FRANCE sous les trois premières dynasties, jusqu'au règne de Louis XIV; dédié à S. M. Louis XVIII; par M. Delacroix, auteur des Constitutions des principaux Etats de l'Europe, etc. 3 forts vol. in-8. 18 f.

VOYAGE EN RUSSIE, EN TARTARIE ET EN TURQUIE; par le docteur Edouard-Daniel Clarke, professeur de minéralogie à l'Université de Cambridge, traduit de l'anglais, avec trois cartes géographiques et deux plans. 3 vol. in-8. 18 f.

VOYAGE DANS L'EMPIRE D'AUTRICHE, pendant les années 1809 et 1810, ou Essai politique et géographique sur cet empire; par M. Marcel de Serres, inspecteur des arts et manufactures, etc. 4 forts vol. in-8. avec une carte physique de l'Empire d'Autriche, et plusieurs coupes génerales sur le niveau des montagnes, des plaines et des villes de cette contrée. On y a joint des tableaux forts curieux 30 f.

RELATION D'UN VOYAGE FORCÉ, en Espagne et en France, dans les années 1810 à 1814; par le général-major lord Blayney, prisonnier de guerre, traduit de l'anglais, avec des notes du traducteur. 2 volumes in-8. 10 f.

VOYAGE EN MORÉE, A CONSTANTINOPLE, EN ALBANIE, et dans plusieurs autres parties de l'empire ottoman, pendant les années 1800 et 1801, contenant la description de ces pays, leurs productions, les mœurs, usages, maladies et le commerce de leurs habitans; par Pouqueville, avec cartes, fig. et vues nouvelles. 3 forts vol. in-8. 15 f.

VOYAGE DANS L'ASIE MINEURE ET EN GRÈCE, en 1764, 65 et 66, par Chandler; traduit par MM. Servois et Barbié-Dubocage; 3 vol. in-8°., avec des cartes. 18 f.

VOYAGE DANS LES QUATRE PRINCIPALES ILES DES MERS D'AFRIFRIQUE, par Bory-de-Saint-Vincent; 3 vol. in-8., et un atlas de 58 planches. 48 f.

Ouvrages stéréotipes.

COMPTES FAITS DE BARÊME, en francs et centimes, suivis: 1°. du rapport de la livre tournois au franc, et du franc à la livre tournois; 2°. du tarif des écus et des louis; 3°. du calcul de l'intérêt à demi pour cent par mois, pour tous les jours du mois et de l'année; 4°. de la conversion de la livre en kilogramme, de la pinte en litre, de l'aune en mètre, des lieues en myriamètres, et *vice versâ* pour chacun d'eux; 5°. du tarif du prix des glaces en pouces et centimètres, un gros volume in-24. 1 f.

HISTOIRE DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT, avec des explications édifiantes tirées des Saints Pères; par Royaumont, ornée de quarante gravures, 1 vol. in-12. 2 50

JOURNÉE DU CHRÉTIEN, sanctifiée par la prière et par la méditation, suivie de l'Abrégé de la Doctrine chrétienne; par M. l'abbé de la Hogue, nouvelle édition de 1817, augmentée et revue, 1 vol. in-18. 1 f.

IMPRIMERIE DE POULET, QUAI DES AUGUSTINS, N°. 9.

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

L'OUVRAGE dont j'offre la traduction au public, et principalement à la jeunesse, ne porte aucun nom. L'auteur n'y est désigné que par le titre de quelques ouvrages précédens, que je ne connais point, mais qui, sans doute, ont du mérite, à en juger par celui-ci. S'il est accueilli favorablement, je tâcherai de me les

procurer pour les traduire aussi, et de savoir le nom de celle à qui on les doit. Une Épître dédicatoire à son fils apprend seulement que c'est une femme, et sans cette preuve on l'aurait présumé. Une tendre épouse, une excellente mère devait avoir tracé le beau caractère d'Agnès; elle en aura trouvé le modèle dans son cœur; et peut-être son fils, qu'elle paraît chérir, lui a-t-il fourni celui de *Ludovico*. Son esprit observateur, qui a saisi avec intelligence les différentes nuances dont l'âme humaine est susceptible, a tracé le

singulier caractère de M. Alfred Lewis; et l'auteur l'a développé avec beaucoup d'intérêt. Elle a prouvé qu'on peut exciter la sensibilité sans amour : à peine en est-il question dans son ouvrage; et, en le lisant, on est ému d'un bout à l'autre. Plus d'une fois en le traduisant j'ai senti mes yeux se baigner de larmes; et mon petit *Ludovico* est bien fait pour produire cet effet sur tous les cœurs maternels. Je me flatte surtout qu'il trouvera des amis chez les enfans, à qui je dédie ma traduction, avec le desir et l'espoir de

leur offrir dans *Ludovico* un modèle dont ils se plaîront à imiter les vertus simples et modestes, l'amour filial et la persévérance dans le travail.

Le titre de cet ouvrage m'a fort embarrassée : c'est, en anglais, *The Son of a Genius*, littéralement, *le Fils d'un Génie*, ce qui, en français, laisserait supposer un conte de *Fées*. Il me parut d'abord aussi que l'épithète de *génie* était accordée un peu légèrement à M. Lewis, du moins dans le sens qu'en France on donne à ce mot. J'aurais voulu en trouver un

autre pour exprimer à-la-fois et les talens qui le distinguaient, et la légèreté présomptueuse qui l'empêchait de les porter au degré de perfection qui caractérise le génie. Cependant, en y réfléchissant, j'ai trouvé qu'on ne pouvait, sans injustice, refuser du génie au peintre habile, au poète enthousiaste auteur d'un bon poëme, au mécanicien inventeur d'une machine utile et ingénieuse. Certainement M. Lewis en avait du moins tous les élémens; et si ses conceptions avaient eu plus de suite; s'il ne s'était pas cru lui-même un génie

supérieur, il le serait devenu. Je me suis donc décidée à donner à ma traduction à-peu-près le même titre que l'original, et je ne m'y suis permis que peu de changemens. Puisse cette petite histoire d'un genre assez nouveau, qui n'est proprement ni un roman ni un conte, plaire à mes lecteurs comme il me plaît à moi-même !

ISABELLE DE MONTOLIEU.

LUDOVICO,

OU

LE FILS D'UN HOMME DE GÉNIE.

CHAPITRE PREMIER.

Croyez à ce que je vous dis, mistriss Lewis; votre fils est un enfant plein de génie, un génie rare; je vois cela, disait un amateur de peinture à la femme d'un peintre très-habile dont il était venu voir les ouvrages. M. Lewis n'était pas au logis; son fils, jeune garçon de douze ans, dessinait avec attention à l'un des bouts de la table, et c'est en

examinant ses esquisses que le gentilhomme se récriait sur son talent. Cet enfant était maigre et pâle à faire pitié, mais sa physionomie et ses traits annonçaient beaucoup d'intelligence : une douce rougeur anima ses joues et son regard lorsqu'il entendit la flatteuse observation et les éloges dont il était l'objet. L'amateur ne pouvait se lasser de regarder alternativement et les dessins et le jeune dessinateur ; il allait prédire encore qu'il serait un jour un génie rare, lorsque la mère l'arrêta par un regard où il put lire à-la-fois la crainte que la flatterie ne donnât de l'orgueil à son fils, et, ce qui le surprit davantage, une profonde tristesse du genre de ses éloges, et même une nuance d'effroi.

Je vous assure, monsieur, dit-elle avec vivacité, que vous vous trompez tout-à-fait ; mon fils n'a point de génie ;

il a tout au plus quelque talent pour ce genre d'industrie et ce qu'il faut d'application pour la rendre profitable; voilà tout ce qu'on peut dire de cet enfant.

— Vous le rabaissez trop, madame; moi, je suis convaincu qu'il a réellement du génie, et qu'un jour ou l'autre on parlera de lui : vous ne devez pas éteindre son ardeur ni vous montrer trop sévère pour les écarts d'un esprit tel que le sien. N'exigez rien de lui; il ira plus loin, inspiré seulement par son génie (ici un profond soupir s'échappa du sein de madame Lewis). M. H*** prit un des dessins qui étaient sur la table et l'examina encore. Celui, continua-t-il, qui, à cet âge, a pu faire ceci, pourra bien certainement, dans quelques années, avoir des droits légitimes à tous les honneurs accordés au génie. La mère répondit à cette flat-

teuse prophétie par des larmes qui, retenues long-temps avec effort, coulèrent enfin malgré elle; elle s'écria comme involontairement : « Dieu le préserve de les rechercher et d'y prétendre ! »

M. H*** fut touché de la voir aussi affectée; mais il en conclut que c'était une femme faible, bornée, dont l'esprit rétréci, et l'obstination qui en est la suite ordinaire, arrêteraient les talens de son fils, éteindraient son *génie*. Au premier moment il avait eu meilleure opinion d'elle. La physionomie de madame Lewis était extrêmement intéressante, remarquable surtout par une expression de sensibilité, et par ce doux abattement qui indique à-la-fois le malheur et la résignation. La première impression avait été en sa faveur; mais la tendre compassion qu'elle avait inspirée se reporta toute entière sur ce pau-

vre enfant si pâle, si maigre, si appliqué à son travail. Son regard et ses essais annonçaient une imagination dont la faible mère comprimait l'essor. Elle n'entend rien au génie, pensait M. H*** en la quittant; c'est un mot vide de sens pour elle, et qui l'effraye au lieu de la flatter. Elle préfère que ce pauvre petit garçon travaille sans relâche jusqu'à se rendre malade; peu lui importe que ses ouvrages indiquent le génie; qu'il en fasse beaucoup, c'est tout ce qu'elle demande. Quelle pitié qu'il ait une telle mère!

Il se trompait du tout au tout. Madame Lewis était non-seulement la meilleure et la plus tendre des mères, mais aussi la plus éclairée; elle était surtout remarquable par une force d'esprit qu'on ne trouve pas ordinairement chez les femmes, par un sentiment naturel de la perfection dans

tous les genres, un goût fin et délicat qui, dans quelque position qu'on se trouve, touche de près au génie. Ce don précieux, cette flamme céleste est rarement accordée aux mortels; c'est déjà beaucoup de savoir la sentir, et madame Lewis n'y était point étrangère; mais elle avait pour le mot de *génie*, et la prétention d'en avoir, une aversion qui allait presque jusqu'à l'horreur, et qui sera justifiée par son histoire; il était associé dans son esprit avec la vanité désordonnée, l'imprudence et la folie. Les uns, disait-elle, en font l'excuse de leurs caprices, d'autres de leurs erreurs, quelquefois même de leurs vices, et presque toujours de leur ruine. Il n'est donc pas étonnant que ce mot appliqué à son fils chéri l'eût fait frémir! Cet enfant, si faible en apparence, était son seul espoir, sa seule ressource, sa seule con-

solation. Il était élevé par elle avec une tendresse si complète et si parfaite, un amour maternel si judicieux, et il avait jusqu'alors si bien répondu à ses espérances, que tout ce qui allait en sens contraire de son système d'éducation devait lui causer une peine extrême. Ce système, aussi sage que simple, consistait principalement à suivre ce que la raison indique, ce que la conscience approuve et ce que la nécessité exige, sans se laisser jamais entraîner aux prestiges de l'imagination, dont la lumière vive et trompeuse égare si souvent ceux qui la suivent. Madame Lewis était convaincue que ce qu'on obtient de soi-même par une constante application, toujours assez difficile, conduit plus sûrement au but que des talens brillans et faciles; elle redoutait même pour son fils une célébrité qui excite toujours l'amour-propre, éteint

par conséquent la sensibilité, et éveille souvent des passions dangereuses. Ah! pensait-elle en regardant son cher Ludovico, puisse-tu, mon enfant, n'être jamais cité pour la supériorité de tes talens, et l'être pour tes vertus, pour ta modestie, ton amour du travail, ta résignation aux maux qui sont le partage de l'humanité! N'est-ce pas là le vrai bonheur d'un être appelé à de plus hautes destinées dans une meilleure vie? Et lors même que tu n'obtiendrais ni considération ni richesses dans un monde où l'on vit si peu de temps, où ce qu'on appelle la gloire n'est que de la fumée, tu prépareras ton âme pour celui qui ne doit jamais finir, où le génie et les talens brillans céderont le pas aux vertus modestes, et seront comptés pour bien peu de chose. Nous allons donner sur la vie de cette femme intéressante quelques détails qui

la feront connaître, ainsi que son mari et son fils.

M. Rumney, père de madame Lewis, était un ecclésiastique estimé, pasteur du village de New-Kirchdale, situé dans le pittoresque comté de Cumberland. Il avait épousé la fille d'un de ses voisins, excellente femme, élevée dans toute la simplicité qui convenait à son état. Elle lui avait donné cinq enfans, quatre fils, et une fille qui était l'aînée de cette nombreuse famille. Deux de ses frères, qui la suivaient immédiatement, moururent dans leur première jeunesse. Agnès devint alors le seul objet des soins de son père, qui lui donna toute l'instruction qu'il destinait à ses fils. Avant leur mort, elle se consacrait entièrement avec sa mère aux soins du ménage; mais M. Rumney, privé de ses fils, ayant besoin, dans sa douleur, d'une

utile distraction, et ses cadets étant encore au berceau, se fit à-la-fois un plaisir et un devoir d'instruire sa fille, chez laquelle il trouva les meilleures dispositions, beaucoup de facilité pour apprendre, et de mémoire pour retenir ce qu'elle apprenait. Mais en homme sage il se garda bien d'en abuser et de faire de son Agnès une femme savante, méprisant les utiles occupations de son sexe; il borna ses instructions à ce qui pouvait, sans pédanterie, former son cœur et son esprit. La première fut celle de la sainte religion dont il était un des ministres. Agnès savait à-peu-près par cœur les quatre évangiles, la plupart des cantiques sacrés, et la liturgie de l'Église. Elle n'avait jamais lu de livres de controverse; mais son père lui donna une connaissance suffisante des dogmes des différentes communions de la religion chrétienne, du res-

pect pour toutes, et de l'amour pour celle de son pays. Elle avait lu avec fruit l'Histoire d'Angleterre, un abrégé de celle de France, celle des Juifs, qui se trouve liée avec les saintes Ecritures, et assez de l'Histoire ancienne, grecque et romaine, pour pouvoir en parler avec son père lorsque l'occasion s'en présentait. Elle savait aussi presque par cœur les saisons de Thompson, et plusieurs morceaux choisis des poètes anglais les plus estimés. Trois volumes du Spectateur, tous les sermons de Tillotson, quelques-uns de Blair, quelques tragédies nationales de Schakespear, composaient toute sa bibliothèque: voilà quelle était l'érudition de la jeune Agnès Rumney, qui paraîtra bien mince aux esprits plus cultivés, mais qui cependant était fort au-dessus de la plupart de celle des filles de pasteurs de village.

Elle avait de plus une charmante voix, et beaucoup d'oreille et de goût naturel; sans savoir la musique, elle chantait, et elle lisait avec un accent parfait, dont la douceur particulière allait au fond de l'âme. Son écriture était belle; elle savait sa langue par principes, et n'était pas même tout-à-fait étrangère au latin, dont son père n'avait pu résister à lui donner quelques leçons. Elle savait assez de minéralogie, de botanique et d'histoire naturelle pour doubler le plaisir de ses promenades et prendre plus d'intérêt à tous les objets de la création. Elle avait surtout l'art de bien employer son temps et de n'en point perdre inutilement; ses différentes études ne lui faisaient pas négliger son aiguille ni les soins du ménage. Elle était à la fois agréable à son père et utile à sa mère. Comme c'était presque toujours en

causant familièrement avec elle, soit dans son cabinet, soit dans ses promenades, que M. Rumney lui communiquait ce qu'il savait lui-même, il n'était jamais entré dans l'esprit d'Agnès qu'elle fût plus instruite que les autres jeunes personnes ; ou quand elle en rencontrait de décidément ignorantes, elle les plaignait de n'avoir pas un père aussi complaisant que le sien ; ainsi elle était également à l'abri et de l'orgueil que donne la supériorité et de la jalousie de celle des autres. Au reste Agnès avait une simplicité naturelle si complète, qu'elle ne pensait jamais à son savoir, et ne cherchait ni à le montrer ni à le cacher. Dès son enfance, tout en elle indiquait beaucoup de force d'âme, jointe à une profonde sensibilité. Elle chérissait les frères qu'elle perdit, avec qui elle était intimement liée par le rapprochement de leur âge et les

jeux de leur enfance. Leur mort lui causa la plus vive douleur; si jeune encore elle sut la modérer pour ne pas augmenter celle de ses parens, et fut leur consolation. Une parfaite solidité de caractère, la piété la plus fervente et la plus profonde, une vraie modestie, sans ombre d'affectation, rendaient Agnès aussi estimable qu'elle était aimable. Sa figure, sans avoir rien de frappant, était très-agréable, et ses yeux le miroir de son âme : enfin Agnès promettait d'être un jour la meilleure des femmes et des mères, comme elle était la plus intéressante des jeunes filles.

A l'époque dont nous parlons, ce n'était pas encore la mode de visiter, comme on l'a fait depuis, les beautés naturelles du Cumberland; de temps en temps cependant quelques amateurs des sites pittoresques venaient y par-

courir les lacs et les montagnes; mais le village retiré où M. Rumney passait dans l'obscurité sa tranquille vie, était trop éloigné des objets de curiosité pour attirer les voyageurs. Il y avait cependant dans ses environs des points de vue très-remarquables; mais ils étaient peu connus, et les simples habitans de New-Kirchdale ne savaient rien des lords, des ladys, des artistes, qui venaient admirer leur pays, que ce qu'ils en apprenaient par hasard les jours de marché ou de foire dans les bourgs de Servich et de Paterdale, où le bon pasteur et sa femme allaient de temps en temps faire quelques emplettes.

A la distance d'environ cinq milles du presbytère, était une assez belle terre appartenant à un gentilhomme très-riche; mais il ne l'habitait que rarement dans la saison de la chasse.

Il considérait et aimait le pasteur Rumney, et ne manquait jamais dans les occasions de lui apporter un présent de quelques livres nouveaux, qui étaient très-bien reçus, et de deux douzaines de bouteilles de bon vin, qui étaient soigneusement conservées pour en donner à ses paroissiens malades autant qu'il durait : à peine se permettait-il d'en goûter. Cet excellent homme était vraiment le père spirituel de ses paroissiens; leur bien-être, leur union, leurs différens étaient son affaire essentielle. Il était secondé par sa digne et pieuse compagne, sans cesse occupée à ménager son simple superflu, pour trouver quelque chose à l'heure du besoin et pour soulager les malheureux. Son habileté en médecine venait au secours de leur ignorance; et lorsqu'elle ne pouvait les guérir, sa bonté les consolait; ses soins adou-

cissaient leurs maux : ainsi réciproquement ils partageaient leurs joies et leurs chagrins. Lorsqu'elle perdit ses deux fils, l'affliction de ces bons paysans fut telle qu'on aurait dit que la mort avait frappé tous les enfans du village. Quand la récolte de blé du pasteur manquait, chacun, jusqu'au plus pauvre, apportait une gerbe dans sa grange; quand une de ses brebis périssait, chaque berger venait lui dire qu'une des siennes avait fait deux agneaux, pour avoir le prétexte de lui en offrir un.

Les habitans de cette partie de l'Angleterre jouissent d'un degré d'égalité dans leurs fortunes inconnu partout ailleurs, qui prévient à la fois et l'accumulation des propriétés, qui se rencontre si souvent dans d'autres parties de cette île, et l'extrême pauvreté, ainsi que le mal qui résulte de la bassesse qu'elle entraîne. Le sol de ce pays est

presque entièrement possédé par des familles anciennes, mais sans titres, qui, étant propriétaires et non fermiers des domaines qu'elles cultivent, jouissent de toute l'indépendance des seigneurs terriers. Quoique ces propriétaires ne soient souvent pas plus riches que leurs fermiers, ils se qualifient eux-mêmes de *gentilshommes*; le fils aîné est seul héritier de son père, et il n'est pas rare d'en trouver qui résident sur le domaine de leurs ancêtres de père en fils, depuis et même avant Guillaume le conquérant. Ils mettent leur orgueil à conserver autant qu'il leur est possible toutes les anciennes coutumes en usage chez leurs aïeux. Si le perfectionnement de l'esprit n'y gagne pas, le moral y trouve son compte. Les annales de famille transmettent ordinairement les plus beaux côtés des caractères; le

possesseur actuel est appelé à maintenir dans tout leur lustre la bonne-foi, l'intégrité, la disposition religieuse, les vertus sociales et domestiques attachées à son nom. Il s'accoutume de bonne heure à régler ses passions, pour être comme ses pères en exemple à ses enfans, à ses voisins; et comme le bon sens naturel conduit l'homme à considérer ce qui peut lui être le plus avantageux dans le progrès de la civilisation, il est à présumer que dans le Cumberland et le Westmorland les gens aisés ont la sagesse de ne pas rejeter les nouveaux usages lorsqu'ils peuvent leur être utiles, et que, sans abandonner les pratiques du temps passé, ils y joignent ce qu'il y a de mieux dans l'esprit du siècle. Mais ce qu'ils conservent avec le plus de soin, ce sont les habitudes religieuses. Dans chaque famille la sainte

Bible est lue tous les jours par le chef de la maison, qui l'explique et la commente : tous prennent le desir de l'instruction, et de connaître au moins quelque chose de l'histoire des peuples dont il est question dans les saintes Ecritures ainsi que celle de leur pays. Le goût, le talent de la poésie est naturel aussi aux habitans d'une contrée si sublime et si pittoresque, qui leur inspire des idées de beauté, de terreur, d'intérêt national, d'exaltation même; et c'est ce qui constitue l'essence de la poésie, exerce l'imagination sans corrompre le cœur, et fait de la contemplation de la nature un des plus grands charmes de la vie.

Nous ne demandons pas excuse à nos lecteurs de cette digression sur une peuplade intéressante et peu connue. Les voyageurs qui viennent admirer les sites remarquables du Cum-

berland seront bien aises de savoir que les habitans sont dignes aussi de leur attention; et ceux qui n'y vont pas penseront avec plaisir qu'il existe une société de gens presque tous bons, simples et vertueux ; notre Agnès, qui en fait partie, les intéressera davantage encore. Nous allons revenir à elle et ne plus la quitter.

CHAPITRE II.

Agnès avait accompli sa dix-neuvième année. On était en automne, Lord S***, après une absence de quatre années, arriva à sa terre près de New-Kirchdale, accompagné de plusieurs amis ; dans le nombre était un jeune artiste, peintre de paysage très-habile, qui venait dans le Cumberland avec l'intention de faire des esquisses des points de vue romantiques qu'on y trouve en grand nombre.

M. Rumney se hâta d'aller visiter son patron, et revint enchanté de la société rassemblée au château. Il avait si rarement l'occasion de s'entretenir avec des gens d'un esprit plus cultivé que celui de ses chers paroissiens, qu'il en sentait doublement le prix ; il parla

surtout avec enthousiasme du plaisir que lui avait procuré la conversation du jeune peintre. Son imagination, son éloquence, la sublimité et la richesse de ses idées, la manière animée et brillante dont il décrivait les beautés de la nature, le feu de son regard si bien d'accord avec celui de ses discours, furent tour-à-tour l'objet des éloges du pasteur. Agnès et sa mère, émues et surprises de la vivacité avec laquelle il s'exprimait, partageaient son enchantement, et desiraient ardemment de connaître celui qui électrisait à ce point un homme ordinairement assez calme. Leur curiosité fut satisfaite plus tôt qu'elles ne l'espéraient. M. Lewis (c'était le nom du jeune artiste) avait été de son côté très-satisfait du bon sens, de la simplicité et de la sensibilité du pasteur de New-Kirchdale. Il est rare que les impressions favorables

ne soient pas réciproques ; et comme M. Lewis avait l'habitude de céder à l'instant à toutes les siennes, de poursuivre avec ardeur tout ce qui l'attirait, d'admirer, de mépriser, d'adorer ou de détester tout ce qui se rencontrait sur son chemin, son *adoration* pour le vieux pasteur de New-Kirchdale le conduisit dès le lendemain de bonne heure au presbytère. Il se présenta lui-même chez M. Rumney comme chez un ami intime, en le priant de lui indiquer les sites les plus remarquables, de l'accompagner dans cette course, et de lui permettre au retour de partager son dîner de famille.

Le maître de la maison accepta toutes ces propositions avec un extrême plaisir, trouva sa nouvelle connaissance plus aimable encore par cette manière franche et naturelle. Il courut chez sa femme pour la prévenir qu'ils auraient

un hôte inattendu ; il partit avec lui pour leur promenade pittoresque, et la mère et la fille s'occupèrent à rendre leur simple dîner un peu moins frugal qu'à l'ordinaire.

M. Lewis revint transporté, extasié des scènes romantiques, des arbres, des rochers, des cascades, des précipices, des vallons, des hameaux, des chaumières, enfin de tout ce qu'il venait de voir ; mais bientôt la charmante Agnès lui fit tout oublier, et s'il parla encore avec feu des charmes de ce beau pays, ce fut surtout parce qu'elle l'habitait.

De son côté, Agnès écoutait avec délice l'éloge des sites qu'elle aimait, qu'elle admirait aussi, et que le brillant langage du jeune enthousiaste embellissait encore. M. Rumney le trouvait aussi plus aimable, plus éloquent au milieu de sa petite famille que la veille

dans le grand cercle du château ; il en fut très-flatté, et lorsque M. Lewis eut pris congé en secouant la main du pasteur, et lui promettant de revenir bientôt, M. Rumney s'écria : « Eh bien, mes chères amies, que dites-vous de cet étonnant jeune homme ? avez-vous jamais rencontré quelqu'un aussi parfaitement aimable ?

Jamais, répondit sa femme ; j'en suis enchantée ! Mais ce que j'ai le plus admiré, c'est quand il a placé mes deux petits sur ses genoux, et qu'il leur racontait si gaîment toutes les folies qu'il faisait à leur âge. As-tu remarqué comme nos petits garçons l'écoutaient et avec quelle complaisance il répondait à leurs questions enfantines ? Un homme qui a autant d'esprit et de connaissances, se plaire à causer avec des enfans ! cela m'a extrêmement frappée.

Je le comprends, dit M. Rumney; tu es mère, et c'est fort naturel. Moi, ce qui m'a le plus charmé dans son entretien, c'est son admiration si vive pour nos montagnes et notre pays. Avez-vous entendu avec quel feu, quelle vérité il disait qu'il n'avait rien vu en sa vie de plus charmant que ce qu'il voyait ici, et qu'il craignait de ne plus trouver aucun plaisir ailleurs ? il est vrai que je lui ai montré les plus belles perspectives, les points de vue les plus ravissans! N'étais-tu pas heureuse, Agnès, d'entendre parler ainsi de notre contrée?

Oui sûrement, mon père, dit la jeune fille; mais ce qui m'a le plus touchée, c'est lorsqu'il nous a récité ce beau morceau de poésie où il est question d'une mère. Il s'est d'abord rappelé la sienne, qu'il a eu le malheur de perdre; ses yeux se sont remplis de larmes; il a été incapable de poursui-

vre. J'ai été, je l'avoue, enchantée et surprise qu'un jeune homme aussi habile dans son art, et vivant au milieu du grand monde, sentît comme je le ferais si j'étais séparée de ma bonne maman.

Que le ciel te bénisse, mon doux ange, lui dit cette dernière en l'embrassant tendrement; sa mère, malgré toute sa joie et son orgueil d'avoir un tel fils, ne pouvait pas être plus heureuse que celle d'Agnès.

Ainsi M. Lewis dans une seule visite avait fait la conquête de tous les habitans du presbytère. Il y revint bientôt et souvent. Peu de temps après on eut dit qu'il faisait déjà partie de la famille. La timidité d'Agnès se dissipa par degrés; elle parla devant lui et avec lui comme avec son père. Il découvrit alors ce que sa physionomie intelligente lui avait déjà indiqué, c'est que sa modes-

tie et sa défiance d'elle-même voilaient beaucoup d'esprit et de connaissances. Il pénétra dans le trésor de son âme, et fut bientôt convaincu que cette jeune fille si douce, si simple, était vraiement aussi aimable, aussi instruite que sa figure était agréable, et sa conversation lui plut au moins autant que son extérieur l'avait séduit au premier moment. La beauté, l'élégance des formes sont des avantages si communs en Cumberland, que presque toutes les voisines d'Agnès étaient aussi jolies qu'elle, et quelques-unes plus frappantes; mais aucune n'avait cette culture d'esprit, ce tact fin et sûr, dont elle ne se doutait pas elle-même. L'esprit réuni à une parfaite simplicité de cœur et à une absence totale de prétentions, est quelque chose de si rare et de si charmant, qu'il ne peut manquer son effet. Agnès ne parlait jamais de ce qu'elle

savait, évitait toute citation de ses lectures, ne mettait pas en avant son opinion, et cédait volontiers à celle des autres, quand elle n'était pas contraire à ses principes; mais elle comprenait et saisissait à l'instant tout ce que M. Lewis pouvait imaginer et dire. Comme lui elle était enthousiaste de la belle nature, des beaux-arts, de tout ce qui excite l'admiration; mais elle y joignait tant de bon sens, qu'elle savait s'arrêter à temps et n'allait jamais jusqu'à l'exagération. Sa vive tendresse pour ses parens était accompagnée d'une soumission si complète et si touchante; sa dévotion était si sincère et si douce; toute sa conduite, tous ses sentimens annonçaient tant de raison et de sensibilité; elle était enfin si près de la perfection, qu'il était impossible qu'un homme tel que M. Lewis, adorateur passionné du vrai beau dans tous les

genres, n'en fût pas à-la-fois frappé et touché. Dans le grand monde où il avait vécu, il avait vu ce qu'on appelait des femmes accomplies, des figures citées pour leur beauté, des talens variés et cultivés, du bon ton, de l'élégance, etc., etc., etc. L'affectation de l'esprit ou du sentiment l'avait séduit tour-à-tour : plus d'une fois il avait cru être amoureux à la folie, car chez lui rien n'était modéré ; mais il n'avait vu encore aucune femme qui pût se comparer à la charmante Agnès ; il n'avait rien encore éprouvé de semblable au sentiment qu'elle lui inspirait. C'était plus que de l'amour, plus que de la passion ; il ne pouvait exister sans elle : son goût pour la liberté, suite ordinaire du *génie* ou de ce qu'on croit être du génie, céda bientôt à ce sentiment dominateur. Accoutumé à suivre avec ardeur toutes les impressions, il ne chercha pas

à combattre celle qui l'entraînait à se lier pour la vie à son Agnès, à celle (pensait-il) qui de tout temps lui était destinée. Celui qui aime de toutes les puissances de son âme est sûr d'avance d'être aimé si le cœur auquel il s'adresse est encore libre. Celui d'Agnès ne se doutait pas de l'amour avant d'avoir vu et entendu M. Lewis; il se donna en entier, et lorsque celui-ci lui demanda son aveu pour l'obtenir de ses parens, Agnès rougit et baissa les yeux en silence. Déjà elle avait avoué à son père que le jeune peintre lui était plus cher que la vie; elle ne le lui cacha pas à lui-même. Transporté de joie, il la quitta pour aller parler à son ami Rumney.

Il l'aborda avec une contenance ouverte, ingénue, et lui confia avec une noble franchise et son amour et ses intentions d'épouser Agnès sans laquelle

il ne pouvait vivre. Il avoua à son respectable ami que sa fortune était fort restreinte et presque réduite à rien par les dépenses nécessaires qu'il avait faites pour se perfectionner dans son art; que depuis la perte de ses parens, il croyait bien qu'il n'avait pas conduit ses affaires avec autant de prudence qu'il l'aurait dû; qu'il avait une impétuosité de caractère qui le précipitait quelquefois dans des extravagances dont il se repentait, ou dans des erreurs qu'il méprisait; mais (ajouta-t-il) j'ai un cœur susceptible d'une tendresse sans bornes, d'une dévotion sublime et d'une profonde contrition. Dieu soit béni, mon naturel est loin d'être vicieux. Mon nom est sans tache, et j'ai soin de le conserver tel. Mes erreurs n'ont été que les erreurs du *génie* qui m'entraîne quelquefois plus loin que je ne le voudrais; mais j'ai des droits à l'indulgence

de ceux qui connaissent et estiment la vivacité et l'originalité qui l'accompagnent.

Une confession humble et franche ne manque jamais d'intéresser le cœur; et l'excellent homme à qui celle-ci s'adressait était sans aucun doute disposé à juger favorablement celui qui la faisait, et à s'arrêter seulement au côté aimable de son caractère. Quant à la fortune, comme le pasteur n'avait pas un schilling à donner à sa fille, il jugea qu'il ne lui convenait pas de faire aucune remarque sur cet objet et de se montrer difficile. Quelque légèrement que M. Lewis parlât de sa propriété, elle paraissait richesse aux yeux d'un homme qui dans toute sa vie n'en avait pas possédé la moitié. Il avait entendu au château parler du jeune artiste comme d'un génie distingué qui ferait honneur à son pays,

et qui venait de toucher pour un de ses tableaux une somme égale à tout le revenu du bon pasteur. Loin donc de supposer que sa fille pût manquer de quelque chose dans sa situation future, il crut de bonne-foi qu'elle faisait un très-bon mariage, et envisagea ce que M. Lewis lui disait là-dessus comme une des singularités, qu'en dépit de son affection, il avait souvent remarquées dans son aimable jeune ami. Mais il regarda comme le premier de ses devoirs de le faire expliquer positivement sur ses principes de religion et de morale. Il n'avait pas attendu ce moment pour mettre l'entretien sur ce sujet, et déjà il avait été content du feu, de l'enthousiasme, du profond intérêt avec lequel ce jeune homme sentait les beautés de la vertu et l'excellence du christianisme, et cette fois il lui parut en être pénétré. Il est vrai,

disait le pasteur à sa femme, en lui rapportant cet entretien, qu'il n'a pas approfondi plusieurs points comme je l'aurais desiré; mais je l'impute à la difficulté de retenir sa fougueuse imagination et son esprit ardent qui porte naturellement toute l'exaltation de ses idées dans la contemplation des divins mystères, et l'empêche de s'arrêter à la lettre de la loi. Son génie lui inspire des conceptions plus nobles, des vues plus relevées de notre sainte religion et de sa vérité qu'au commun des mortels, moins favorisés que lui des dons du génie.

Quoique madame Rumney eût naturellement assez de pénétration et de jugement, elle avait été si long-temps sous la complète influence de son mari; elle était si convaincue de la supériorité de son esprit et de ses lumières, qu'elle n'opposait jamais rien à ce qu'il avan-

çait ou desirait, et d'autant moins dans cette occasion-ci, qu'elle était, ainsi que lui, invinciblement attirée par l'amabilité de leur jeune ami, et qu'elle pensait que non-seulement il rendrait sa fille heureuse, mais qu'il la placerait dans une situation plus relevée, où ses talens et la perfection dont elle la voyait douée paraîtraient au jour; où ses vertus seraient en bon exemple; et où peut-être, en entrant dans ce grand monde auquel ils étaient eux-mêmes si étrangers, elle pourrait, au moyen de ses connaissances, être utile à ses jeunes frères, dont le nombre s'était encore augmenté. Toutes ces considérations réunies lui firent accepter avec plaisir M. Lewis pour son gendre; elle lui donna son Agnès dans la confiance de faire le bonheur de cette fille chérie. En mère tendre et pénétrante, elle s'était aperçue que celle-ci s'at-

tachait à ce jeune homme, peut-être même avant qu'elle s'en doutât. Elle la voyait admirer ses talens, vénérer ses vertus, se soumettre à ses opinions, et c'était, suivant elle, les vrais caractères de l'affection qu'une femme doit avoir pour son mari. Elle voyait M. Lewis de son côté aimer sa fille avec une passion qui tenait de si près à l'idolâtrie, que le digne pasteur en était presque scandalisé. Il trouvait qu'un amour immodéré, même pour le plus aimable des êtres, même pour sa femme, était un degré de péché; mais cette fois il conclut que c'était une espèce d'enthousiasme inséparable du vrai génie, et fut entraîné à pardonner à son gendre ce qu'il aurait condamné dans tout autre.

Après la noce, qui ne tarda pas à se faire, le jeune couple habita quelque temps encore au presbytère, pour

que M. Lewis pût finir ses études et ses esquisses des sites environnans. Ce temps fut le paradis pour Agnès. Au milieu des sentimens les plus doux et de tout ce qu'elle chérissait au monde, elle n'avait rien à regretter ni à desirer. Elle accompagnait son bien-aimé dans ses excursions lointaines, et souvent lui servait de guide; elle parcourait à côté de lui les vallées sauvages, suivait les Méandres des ruisseaux, grimpait, appuyée sur son bras, les montagnes escarpées, et planait avec lui sur cette contrée si belle et si chérie, pendant qu'avec les yeux d'un peintre et la langue d'un poète, son éloquent ami la promenait d'un objet d'intérêt à l'autre, lui en faisait sentir toutes les beautés, lui expliquait leur utilité dans le grand plan de la création. Depuis l'humble filet d'eau ruisselant goutte à goutte, jusqu'au superbe lac

étendant son grand miroir dans la plaine et répétant les objets qui l'entourent ; depuis le tertre couvert de verdure jusqu'aux rochers arides, rien n'échappait à ses regards ; tout s'animait par son enthousiasme. Non-seulement Agnès le partageait, mais elle y ajoutait encore en glorifiant le créateur de ces merveilles, et en s'élevant par l'admiration et la reconnaissance jusqu'au trône du Tout-Puissant. Alfred (c'était le nom de baptême de M. Lewis) à son tour entraîné par la naïve et religieuse éloquence de sa jeune femme, ne pouvait assez s'étonner de trouver autant d'énergie dans un caractère si doux et si docile.

Mais malgré tout le bonheur dont ils jouissaient, Agnès ne put se dissimuler que les habitudes de son mari, les heures de ses repas, les excursions dans lesquelles ils s'oubliaient, déran-

geaient la vie réglée de ses bons parens, et que son séjour prolongé chez eux leur occasionnait un surcroît de dépense au-delà de leurs moyens. Quelque pénible qu'il fût à son cœur de se séparer d'eux et de quitter une maison si chère, elle ne voulut pas rester au-delà du terme fixé : ils partirent donc, M. Lewis heureux d'emmener son Agnès, et celle ci avec un degré d'inquiétude sur son existence future, qui jusqu'àlors n'était jamais entré dans sa pensée, et qui vint ajouter à sa douleur de se séparer de sa famille.

CHAPITRE III.

Alfred Lewis était le fils unique d'un gentilhomme qui avait joui d'une belle fortune. Un goût passionné pour la mécanique avait causé sa ruine. Il avait du talent pour cette science si utile et si perfectionnée en Angleterre, mais pas assez de suite dans les idées ni de persévérance dans l'exécution. Il fit des dépenses inouïes pour la construction de machines très-ingénieuses en théorie, mais dont il ne put jamais amener une seule à la perfection. Sans aucun doute, d'autres après lui ont su tirer parti de ses essais, de son infatigable imagination, qui consomma en entier sa fortune.

Son fils avait reçu une éducation li-

bérale qui, jointe à beaucoup d'esprit naturel, le mettait à même de réussir dans tout ce qu'il voudrait entreprendre. Mais jusqu'à l'âge de dix-sept ans il annonçait une telle légèreté de caractère qu'il ne pouvait se fixer à aucune étude particulière. A cet âge, il déclara qu'il voulait se vouer exclusivement à la peinture, vers laquelle il se sentait entraîné par son génie. Ce desir, qui répondait aux vues de son père, obtint son approbation. Il lui donna tous les moyens de se perfectionner dans cet art, qui devait être pour lui une source de richesses, et il avait besoin d'en acquérir; et dans tous les cas un moyen de célébrité. Le jeune homme montrait en effet beaucoup de dispositions naturelles; mais malheureusement son père lui persuada que son génie seul assurerait ses succès. « Tu te sens entraîné par le goût de la peinture, lui

disait-il, comme moi par celui des inventions mécaniques, et jamais le génie ne doit être contrarié. Laissons-lui tout son essor, toute son énergie; il produira des merveilles ». Ainsi ce père imprudent anéantissait d'avance le bénéfice de l'instruction qu'il faisait donner à son fils, en l'encourageant à tout attendre de l'inspiration du génie, et à négliger ainsi l'application si nécessaire dans quelque étude qu'on poursuive. Il mourut peu de temps après que le choix de son fils fut fait, et laissa ses affaires dans un tel désordre que sa veuve, excellente femme et tendre mère, succomba au pied de la lettre aux peines qu'elle se donna pour les arranger et laisser quelque chose à son fils. En sacrifiant ses droits, elle eut la satisfaction de payer toutes les dettes, et Alfred resta en possession de deux milles livres ster-

ling (1). Madame Lewis espérait qu'avec cette somme il pourrait subsister convenablement et tenir sa place parmi ses égaux ; elle était d'ailleurs persuadée qu'il était plein de talens et de génie, et ne pouvait manquer de réussir ; elle ne lui connaissait aucun vice, aucune mauvaise disposition : ainsi sa mort, plus tranquille que sa vie, loin d'être accompagnée d'aucune crainte pour cet objet chéri, fut, au contraire, adoucie par les plus douces espérances.

Le jeune Alfred Lewis aimait sincèrement ses parens et les regretta beaucoup ; mais ni l'exemple des erreurs de son père ni celui des vertus de sa mère n'eurent aucune influence

(1) La livre sterling équivaut à-peu-près à un louis de France. Toutes les fois qu'il sera question de *pièces* d'argent dans cet ouvrage, c'est de livres sterling dont il est question.

sur lui. Inconsidéré, impétueux, enthousiaste, passionné, plein de présomption sur ses talens et son génie, s'abandonnant sans aucune raison aux caprices de son imagination ou plutôt à ses fantaisies; mais à côté de ces défauts, généreux, affectionné, franc, sincère, ouvert, on ne pouvait pas plus se défendre de l'aimer que de le blâmer. Il était perpétuellement entraîné dans des folies dont il se repentait, et dans lesquelles il retombait sans cesse, parce qu'il avait une trop haute opinion de lui-même pour pouvoir se corriger. Quand il était forcé de convenir de ses torts, il les attribuait à la supériorité de son génie, qui ne pouvait pas se soumettre aux mêmes règles que suivent les esprits médiocres; il était trop fier de cette prétendue supériorité pour examiner s'il la possédait en effet. Tantôt il en

faisait l'excuse de sa paresse, tantôt celle de ses extravagances, se persuadant à lui-même, et cherchant à persuader aux autres, que dans tout ce qu'il faisait ou ne faisait pas, il était entraîné par la force de son *génie*. Il ne pouvait se dissimuler cependant que c'était par des études régulières et par l'application qu'il avait acquis ou développé son talent pour la peinture. Tant qu'il avait été sous la direction d'un bon maître, ses progrès furent étonnans, parce qu'il avait vraiment envie de réussir, beaucoup d'intelligence et un noble mépris des difficultés ; mais quand, par la mort de ses parens, il devint libre de ses actions ; quand il se vit obligé de joindre au travail de son état le soin de ses affaires, de diriger lui-même sa conduite, de tirer parti de ses connaissances et de ses talens, il manifesta

une négligence qui allait jusqu'à la folie, une ignorance des choses essentielles dont un écolier aurait rougi, un mépris pour les petits soucis de la vie et pour ses intérêts, dont il regardait au-dessous de lui de s'occuper, et qui le jeta bientôt dans des embarras très-fâcheux, et enfin dans les plus grandes calamités.

Quand il se maria il avait vingt-quatre ans, et déjà il avait acquis quelque renommée comme peintre. Mais il s'était décidé pour le paysage : ce genre demande plus de temps et plus de perfection, si l'on veut obtenir une grande réputation, et jusqu'à ce qu'elle soit établie, il n'y a pas des gains considérables à espérer. Il pouvait au moins ménager son patrimoine et l'augmenter même en enseignant son art; mais il regardait ce moyen comme tout-à-fait indigne de lui et comme

une vraie dégradation pour le génie qu'il croyait avoir, non-seulement pour la peinture, mais pour tout ce qui lui passait dans la tête, et qu'il poursuivait avec l'ardeur de son âge et de son caractère. Si je me vouais à l'état servile de maître de dessin, disait-il à sa femme, il faudrait m'adonner exclusivement à cette occupation et rester toujours au même point, en enseignant toujours les mêmes choses. Non, non, mon génie ne peut se renfermer dans un cercle aussi resserré; je me sens né pour aller très-loin dans tout ce que j'entreprendrai. Les beaux-arts se tiennent par la main; l'un n'exclut pas l'autre, et l'homme de génie doit tout essayer et triompher de tous les obstacles. En conséquence, il se remit pendant quelque temps à la mécanique, croyant avoir reçu de son père ce talent en héritage, et il y réussit mieux que lui,

parce qu'il avait plus de génie. Mais la régularité nécessaire aux opérations mécaniques et les calculs minutieux qu'elles exigent l'ennuyèrent bientôt; il l'abandonna pour la poésie, à laquelle il se livra avec passion, et il commença la composition d'un poëme dont il attendait beaucoup de gloire et beaucoup de profit. Pour se délasser de ses travaux littéraires, il revenait de temps en temps à la peinture; mais, hélas! entre la plume et le pinceau, employés tour-à-tour sans suite et sans effet, les mois s'écoulèrent les uns après les autres, et jamais Agnès ne s'aperçut que les travaux de son mari lui rapportassent la moindre chose! Sa fortune, déjà très-diminuée lorsqu'il se maria, se consumait peu à peu sans qu'il s'en inquiétât le moins du monde, tant il se croyait sûr d'en retrouver par ses talens une plus brillante. Pendant long-temps Agnès

s'interdit de faire aucune remarque ou d'exprimer aucune inquiétude à ce sujet; ne lui ayant rien apporté en dot, elle ne se croyait pas le droit de le gêner dans l'emploi de son argent et de son temps. Ses modestes besoins et son économie suppléaient à tout; mais enfin son mari lui avoua lui-même un jour que ses moyens de subsistance diminuaient au point, qu'il allait se trouver dans l'embarras pour faire aller son ménage. Elle en vint à souhaiter ardemment que ses talens supérieurs, qu'elle avait si souvent admirés avec délices, produisissent quelque chose de plus solide que son admiration, et de voir se réaliser quelques-unes des espérances dont il l'entretenait sans cesse. Ce désir augmenta encore lorsqu'elle devint mère d'un fils, que M. Lewis reçut avec des transports de joie et de ravissement. Dans ce mo-

ment-là il avait repris le pinceau, et voulut absolument donner à son fils le nom d'un peintre fameux pour exciter, disait-il, son émulation. Au lieu donc de lui donner le nom d'*Alfred*, qui était si cher à Agnès, l'enfant fut baptisé *Ludovico Carrache*.

Ils avaient alors quitté le nord de l'Angleterre, et ils étaient venus s'établir à Manchester, ville très-remarquable par sa richesse, sa population, et le goût de plusieurs de ses habitans pour les sciences et les arts. Un artiste habile ne pouvait manquer d'y trouver plus d'encouragemens et de protecteurs que dans la retraite où il avait vécu jusqu'alors. M. Lewis regardait sa longue résidence dans les montagnes du Cumberland comme une étude de la nature plus utile que la meilleure académie; il assurait y avoir fait d'étonnans progrès dans son art. Il avait

obtenu plusieurs bonnes recommandations pour les familles les plus aisées et les plus considérées ; et sa confiance dans ses ressources était telle, que la certitude de ne posséder plus au monde que cinquante guinées pour l'entretien de sa famille, n'éleva pas l'ombre d'un nuage dans son esprit. Il fut très-bien reçu par ceux à qui il était recommandé, et qu'il regardait d'avance comme ses patrons et ses amis. Quelques échantillons de son talent furent très-admirés. Agnès partagea son espoir et son bonheur, quoiqu'elle se lamentât souvent en secret sur tout ce que coûtait un établissement dans une grande ville, où toutes les choses nécessaires à la vie étaient plus chères qu'elle n'aurait pu même l'imaginer. Elle s'appliqua plus qu'elle ne l'avait fait encore à ménager dans tout ce qui la concernait, et à suppléer

par la frugalité et la plus stricte économie, à l'augmentation de leurs dépenses.

Mais le temps des épreuves était venu. Jusqu'alors M. Lewis avait suivi sans contrainte son goût et ses inclinations, et s'était fait un amusement de ses études; actuellement il était appelé, comme chacun l'est du plus au moins, à obéir à la volonté des autres, à se soumettre à des privations pour obtenir un avantage réel, à travailler avec constance à un ouvrage commandé, et jamais il ne lui fut possible de se plier à cette nécessité. Le genre de vie qu'il avait adopté jusqu'alors, d'aller d'un lieu dans un autre sans but positif, et de varier ses occupations, lui occasionnait un ennui mortel dès qu'il était obligé de rester quelques heures à la même place, occupé de la même chose. Son habitude de croire au pouvoir de *son*

génie, ou de ce qu'il appelait ainsi, anéantissait tout ce que sa position lui présentait d'avantageux. Il n'écoutait que ses propres idées, qu'il regardait comme des inspirations, et méprisait ou rejetait toutes celles que des gens plus raisonnables que lui lui présentaient. Il détestait jusqu'au mot de *raison* : elle était, disait-il, l'éteignoir du *génie*. Les tableaux qu'on lui commandait ne s'achevaient pas, ou n'étaient pas ce qu'on lui avait demandé. Il suffisait qu'on lui eût fixé le moment de les rendre pour qu'il ne lui fût plus possible d'y travailler. Il arrivait fréquemment qu'un tableau sur lequel reposait toute la subsistance de sa famille était totalement abandonné pour composer des couplets ou des vers qu'il mettait dans quelque journal, ou pour faire quelques strophes de son poëme, ou (ce qui, pour être plus utile, n'en était pas

moins une perte de temps) pour s'occuper de quelque spéculation mécanique ou résoudre des problêmes d'algèbre. Si quelques amis, s'intéressant à lui, comme il était difficile de s'en défendre, lui remontraient doucement combien ce changement continuel d'occupations lui était nuisible, il ne manquait jamais de mettre en avant l'impossibilité qu'éprouve un esprit supérieur de se soumettre à des règles communes et à un travail monotone; il citait mille exemples d'hommes de *génie* qui ne travaillaient que par *inspiration*. Ces deux mots répondaient à tout. Il déclarait qu'à moins d'*être inspiré par son génie*, il ne pouvait rien faire; que l'art ne s'exerce pas à volonté comme le grossier travail du manœuvre; que l'indépendance de son esprit ne pouvait être comprimée par des entraves; qu'elles ne pouvaient être sup-

portées que par des âmes vulgaires, qui, faute d'être capables de pouvoir s'élever sur les ailes du *génie*, suivent méthodiquement toujours la même route, etc.

Ces écarts d'imagination, cette négligence dans sa conduite, étaient surtout insupportables à la classe des négocians, accoutumés à une extrême régularité dans leur vie et dans leur travail, dont l'éducation et les habitudes étaient si opposées à l'enthousiasme et à la légèreté du caractère de M. Lewis. Ils le jugèrent donc avec sévérité, et le blâmèrent plus encore qu'il ne les dédaignait. Après trois ans de résidence à Manchester, il quitta cette ville en faisant le serment de ne plus vivre avec des êtres uniquement occupés de leur commerce, de leurs manufactures, et dont l'esprit étroit n'allait pas au-delà de leurs intérêts pécuniaires; ou bien avec des savans qui ne s'occupaient que

de sciences exactes, et n'entendaient rien aux beaux-arts, aux élans du génie et aux caprices qui en sont la suite nécessaire. Il partit pour la ville d'York, emmenant sa femme et trois petits garçons. Un an après la naissance de Ludovico Carrache, Agnès avait eu un second fils, que son père avait nommé *Raphaël*, puis elle venait d'accoucher d'un troisième, qu'il consentit cependant à nommer *Francis*, du nom de son grand-père maternel, quoiqu'il eût bien préféré l'appeler *Titien*.

CHAPITRE IV.

Ce ne fut pas sans regret qu'Agnès quitta Manchester; elle y avait éprouvé personnellement beaucoup de bonté et d'affection de la part du peu de gens qu'elle avait fréquentés et qui savaient apprécier ses vertus; elle les trouvait de son côté bons, généreux, hospitaliers. S'ils aimaient à gagner de l'argent, ils aimaient aussi à venir au secours des malheureux, et à en faire gagner à ceux qui en avaient les moyens. Elle était convaincue qu'en suivant seulement les règles de la simple prudence, et avec un travail modéré mais suivi, il leur aurait été possible d'y vivre à leur aise, et de s'assurer même pour l'avenir une honnête indépendance. Mais M. Lewis pensait,

au contraire, que le séjour du comté d'York, peuplé de gentilshommes campagnards, et, pendant la belle saison, de seigneurs opulens, lui convenait beaucoup mieux à tous égards; que c'était là où ses talens et son génie seraient appréciés à leur juste valeur, et où il ne pouvait manquer de s'enrichir. Il conserva long-temps encore cette illusion. Mais sa femme ne tarda pas à s'apercevoir que si les négocians de Manchester avaient l'esprit trop étroit pour sentir le mérite des beaux-arts, la bourse des gentilshommes d'York était trop étroite pour les payer.

Les nobles campagnards ou habitans des villes de seconde et troisième classe ne sont pas assez riches pour se permettre des fantaisies de luxe et payer bien cher, un joli paysage. Ils vivent sur un revenu fixe, et ne peuvent point se permettre de dépenses

inutiles; mais ils témoignèrent à M. Lewis beaucoup d'estime et de considération, ce qui, joint au bon marché des denrées et des logemens, donna quelque consolation à la pauvre Agnès. Elle jouissait du parfait bonheur de son mari, qui se trouvait enfin (disait-il) parmi ses semblables, avec qui il pouvait parler, qui pouvaient l'entendre. Il reprenait une nouvelle vie, le feu de son imagination se ranimait, et bientôt on s'en apercevait à ses compositions. Agnès était flattée de le voir lancé dans une société pour laquelle il semblait formé, et où il répandait au moins autant d'agrément qu'il en recevait. Il était courtisé, invité, admiré généralement; sa présence semblait absolument nécessaire dans les parties de plaisir; il n'y en avait point sans l'aimable, le charmant Alfred. Il était connu et par son nom

et par son mérite. On savait qu'il était d'une très-bonne famille, et que les malheurs seuls de son père l'avaient obligé à se faire une ressource de son talent distingué pour la peinture, et chaque bonne maison d'York lui fut ouverte. Des littérateurs, des amateurs de poésie ou de peinture, ou des oisifs qui s'amusaient de son entretien varié et de son esprit, l'entouraient sans cesse, et pas un seul jour ne se passait sans qu'il reçût plusieurs invitations. Mais dans cette vie agréable on comprend que tout travail était suspendu pour un temps; même la peinture, qui était son état et sa ressource la plus réelle, fut totalement négligée en faveur de la poésie. Malheureusement les antiques de cette partie de l'Angleterre, la belle cathédrale de la ville d'York, et plusieurs avantages qui distinguent ce comté, le frappèrent

comme poète, plutôt que comme peintre. Quelques morceaux de son poëme lus en société et prônés comme des chefs-d'œuvre par ses admirateurs, montèrent sa tête. Il résolut d'achever un ouvrage qui devait l'immortaliser; et pour y travailler sans distraction, prétendant être entraîné par son génie, il se retira tout-à-fait du monde, et, comme un véritable poète inspiré, il se promenait dans les environs absorbé par sa composition, et n'ayant plus d'autre pensée que celle de la poésie. Perdu dans les sublimes contemplations, n'existant plus que dans les siècles passés, s'exaltant lui-même pour rendre en beaux vers tout ce qu'il éprouvait, on ne le vit plus nulle part, et à peine même chez lui.

C'était le moment où la ville et les environs d'York se remplissent de gens distingués et riches, qui auraient pu

lui être utiles, chez lesquels ses nouveaux amis voulaient l'introduire; mais pour éviter leurs sollicitations, et ne pas être distrait dans son travail poétique, il alla tout-à-coup se réfugier dans une ferme assez éloignée, décidé (écrivait-il à sa femme) de vivre dans la solitude la plus cachée jusqu'à ce qu'il eût achevé et conduit à sa perfection son beau poëme de Constantin-le-Grand, qui non-seulement l'enrichirait à jamais, mais le rendrait célèbre dans toute l'Europe.

Pendant qu'il était à York admiré, caressé de tout le monde, et dans un train de dissipation et d'oisiveté, sa femme et ses enfans vivaient dans un petit logement solitaire sur le peu d'argent qu'il avait gagné à Manchester, et qu'Agnès économisait autant qu'il lui était possible, mais dont elle voyait avec douleur approcher la fin. Elle ne

pouvait se défendre de pressentimens mélancoliques sur sa situation, et n'étant disposée ni par goût ni par habitude à rechercher la société, elle se refusa aux invitations qu'on lui fit dans les commencemens. La société de ses enfans lui suffisait; elle employait à leur éducation tous les momens où elle n'était pas occupée par les soins de son ménage et par son aiguille, car c'était elle seule qui faisait et raccommodait tous leurs vêtemens. Elle cherchait tous les moyens possibles de retarder l'affreux moment qu'elle prévoyait, celui du besoin. Il lui fut impossible cependant, malgré sa répugnance, d'éviter de s'endetter pour se procurer le simple nécessaire; mais elle espérait encore des temps plus heureux, parce qu'elle savait qu'ils ne tenaient qu'à la volonté de son mari. La vente d'un seul paysage, s'il y en avait

eu un de fini, aurait suffi pour satisfaire les créanciers, qui commençaient à s'impatienter. Elle était décidée à parler sérieusement à M. Lewis et à exiger de lui quelques jours d'un travail assidu, lorsqu'elle reçut une lettre de sa part datée de la ferme où il s'était retiré pour se livrer en liberté au génie de la poésie. Il lui demandait de venir le joindre avec leurs trois petits garçons, sans réfléchir qu'il fallait, avant de quitter la ville où ils étaient établis, payer ce qu'ils devaient; et comment payer, quand il ne restait presque rien à la pauvre Agnès? Elle se vit obligée de faire un compromis avec les créanciers, en leur abandonnant ses meubles, ses ustensiles de ménage, plusieurs de ses vêtemens et la plus grande partie des livres de son mari. Cela se répandit bientôt, et leur crédit fut complètement anéanti. A York

comme ailleurs les pauvres ont toujours tort, et de plus M. Lewis avait celui de ne plus amuser ses amis. Quand son poëme fut achevé et qu'il vint triomphant l'offrir au libraire, en lui demandant d'ouvrir une souscription pour l'imprimer, celui-ci le refusa et ne lui cacha point qu'il ne réussirait pas à la remplir, parce qu'il passait généralement pour un paresseux, un dissipateur, un ingrat, un homme bizarre, qui faisait des dettes sans savoir comment les payer, abandonnait ses protecteurs, était mauvais mari, mauvais père, qui exposait sa femme et ses enfans à périr de misère, et qui, sous tous les rapports, avait cessé d'intéresser.

M. Lewis fut plus frappé de l'injustice que de la vérité de ces accusations. Il se rappelait que ceux qui lui reprochaient actuellement sa paresse

et sa dissipation, étaient les mêmes qui, à son arrivée dans leur ville, l'avaient flatté et forcé presque à partager leur oisiveté et leurs plaisirs ; et lorsqu'il s'en arrachait avec courage pour se livrer dans la retraite à un travail continuel, ils l'abandonnaient sans miséricorde. Trop fier pour solliciter leur pitié, il remercia sa femme d'avoir à tout prix apaisé leurs créanciers. Je veux, lui dit-il, quitter à jamais cette ville injuste, cette société ignorante et frivole, qui ne sentirait pas la beauté de mon poëme, et qui n'est pas digne de le protéger. C'est dans la métropole, c'est à Londres seulement que je dois le publier ; c'est là que le génie ne peut manquer d'admirateurs et d'illustres protecteurs, qui sauront encourager et récompenser le talent. Agnès, toujours séduite par l'éloquence de son mari, approuva ce plan; mais il devint

impraticable par le manque absolu de moyens de se rendre à Londres. Le peu d'argent qui leur restait ne put les conduire que jusqu'à Léeds, et leur suffit à peine à payer d'avance pour une semaine un pauvre logement. Au bout de ce temps-là cette habitation fut changée contre une beaucoup plus pauvre. Ce fut dans cette chétive demeure que leur fils cadet, qu'Agnès nourrissait encore, mourut victime du besoin; il expira sur le sein de sa mère, desséché par le chagrin et la misère. Sans doute cet enfant était heureux de quitter cette triste vie; mais une mère, dans quelque situation qu'elle soit, a des larmes pour la perte de son enfant; et celles d'Agnès coulèrent. Cependant elle fut plus tôt résignée que son mari. Toujours extrême dans tous ses sentimens, se reprochant peut-être aussi son imprévoyance, il se livra à un tel

désespoir, que pendant long-temps il fut incapable d'aucun travail. Agnès, au contraire, sentit que c'était le moment de faire quelque chose pour conserver la vie des deux fils qui lui restaient. A York la famille avait demeuré chez un gantier ; madame Lewis avait suivi cet ouvrage et pris des modèles. Elle cousait habilement, et elle résolut de faire des gants, et de les vendre en gros à des marchands. Elle se défit d'une de ses meilleures robes, et du prix qu'elle en tira, elle se procura des peaux, de la soie et tout ce qu'il fallait pour exécuter son projet; mais son mari s'en étant aperçu, le lui défendit absolument, prétendant qu'elle le dégradait en se plaçant dans la classe des ouvrières; qu'elle était femme d'un gentilhomme, et que ce n'était qu'en restant à sa place, et en suivant les impulsions de son génie créateur, qu'il

pourrait rétablir ses affaires et reparaître avec honneur.

« Mais en attendant, mon cher Lewis, nos enfans manquent de pain; n'est-ce pas assez d'en avoir perdu un? devons-nous nous exposer à voir aussi périr Ludovico et Raphaël? A cette touchante sommation, M. Lewis tomba dans une espèce d'agonie de désespoir; il parlait de s'ôter la vie, à lui, à sa femme, à leurs fils. Agnès, effrayée, employa toute la sensibilité de son cœur à le calmer, à relever ses espérances. Elle lui parla avec enthousiasme de la beauté de son poëme, exalta son talent pour la peinture, et finalement lui persuada de reprendre ses pinceaux. Elle y voyait plutôt un moyen de l'occuper et de le distraire de son chagrin, qu'un espoir de subsistance. Elle savait à présent, par une triste expérience, qu'il lui était

presque impossible de finir ce qu'il commençait avec courage, et tremblait que *son génie* ne lui inspirât quelque autre chose avant d'avoir rien achevé. Cependant elle eut la satisfaction de voir qu'il était un peu ranimé et qu'il se mettait à peindre avec assez d'assiduité. Devant lui elle ne s'occupait que des soins de son pauvre ménage, d'instruire ses deux enfans, de mettre leurs simples vêtemens en bon état. Cet ouvrage était utile aussi, et elle y consacrait tous les momens où son mari était avec elle; mais dès qu'il sortait, elle coupait et cousait ses gants. Elle y devint très-habile, et par un travail continuel, elle pût payer leur demeure, acheter pour elle et pour ses fils du pain et des pommes-de-terre, et un peu de bonne viande et de vin pour son mari. Lorsqu'il rentrait, elle lui demandait excuse d'a-

voir dîné sans lui, ce qu'elle faisait pour qu'il ne s'aperçût pas qu'elle se refusait les alimens meilleurs qu'elle lui servait, avec d'autant plus de plaisir qu'elle le voyait enfin assidu auprès de son chevalet. Il ne le quittait que pour aller prendre des esquisses d'après nature, et paraissait avoir repris du courage et même de l'amabilité. Lewis était un de ces êtres insoucians, qui ne se tourmentent jamais de l'avenir. Tant qu'on ne lui demandait point d'argent lorsqu'il n'en avait pas, que son dîner se trouvait sur la table, que sa femme, ses enfans et lui-même étaient nourris et vêtus, il ne s'embarrassait pas comment cela arrivait, ne songeait pas au lendemain, s'amusait des jeux de ses petits garçons, s'enthousiasmait de leurs talens naissans, prédisait que ce seraient comme lui de *grands génies*; mais leur bien-être réel, leur future

destination étaient la dernière de ses pensées. Le moment présent, bon ou mauvais, était tout pour lui, et si quelque circonstance, quelque réflexion d'Agnès le forçaient à s'occuper de l'avenir, il tombait dans un tel découragement, il se faisait des reproches si amers, ou bien il entrait dans un si grand désespoir, que l'unique étude de cette excellente femme était d'éviter tout ce qui pouvait l'inquiéter ou l'alarmer.

Ses efforts ne furent pas sans récompenses. Le talent de M. Lewis sortit enfin de l'obscurité; il finit quelques petits tableaux avec la perfection qu'il pouvait y mettre; il obtint d'un libraire établi à Léeds de les placer dans son magasin, et il eut le bonheur d'en vendre deux avantageusement. Son courage fut entièrement relevé; il promit à son Agnès que ce premier

succès serait suivi de bien d'autres. Il prit un meilleur logement, rétablit la garde-robe de sa femme et la sienne; et ses deux fils eurent aussi des habits neufs. Il plaça l'aîné dans une école, fit assez bonne chère, racheta des livres, et vit bientôt la fin des guinées que la vente de ses tableaux lui avaient procurées long-temps avant d'en avoir fait d'autres. Pendant quelque temps encore son crédit, qui avait remonté avec ses dépenses, se soutint; mais quand il avait encore de l'argent, il négligea de payer ceux qui s'étaient fiés à lui, et ils devinrent ses ennemis. Agnès souffrait plus actuellement qu'elle n'avait souffert de sa précédente misère, dans laquelle elle se voyait sur le point de retomber avec plus d'humiliation que lorsqu'elle était arrivée déjà pauvre et dénuée de tout. A présent M. Lewis avait attiré l'attention sur sa famille

par des dépenses qu'elle avait vues avec un extrême regret, ne cessant de conjurer son mari de mettre quelque chose en réserve pour les temps fâcheux. « Il n'en reviendra plus, lui disait-il, en souriant de ses craintes avec la confiance orgueilleuse qu'il avait toujours dans la prospérité. Si j'ai pu tirer une telle somme de deux misérables petits paysages, où je n'avais pas même mis tout mon talent, accablé comme je l'étais par la mort de mon pauvre enfant, que ne puis-je pas espérer du grand tableau que je vais entreprendre ! »

Agnès était au désespoir de cette entreprise. Un grand tableau qui prendrait beaucoup de temps, et dont la vente était bien plus incertaine, n'était pas ce qu'il fallait dans un moment de détresse; quelques petits paysages, dont le débit était plus facile, auraient bien mieux convenu. Elle n'osa pas

contrarier son mari dans la crainte de lui faire tout abandonner ; mais c'était d'autant plus fâcheux, qu'occupé de ce grand tableau, il sortait rarement, et qu'elle ne pouvait pas travailler à son occupation accoutumée, qui lui procurait au moins quelques secours journaliers. Elle était aussi assez incommodée d'une nouvelle grossesse, et elle avait de plus à soigner son second fils, le petit Raphaël. Cet enfant, alors âgé de six ans et demi, et dont le moral promettait beaucoup, avait toujours été d'une santé très-délicate. Ce qui désolait le plus sa mère était la déchirante idée qu'il se ressentait de la nourriture trop grossière pour son faible estomac qu'elle avait été forcée de lui donner, et qu'il n'avait pu supporter. Elle se rappelait qu'à Manchester, où ils étaient mieux nourris, les deux petits garçons étaient remarqua-

bles par leurs belles couleurs, leur force et leur vivacité. Son cœur était déchiré en voyant à présent comme ils étaient pâles, maigres, abattus, surtout le cadet, qui déclinait sensiblement et s'avançait à pas rapides vers la fin de sa courte existence. Quelquefois ce pauvre cœur maternel était prêt à se briser de douleur; alors elle avait recours à l'Être suprême, que dès son enfance elle avait appris à regarder comme le meilleur des pères, qui ne veut que le bien de ses enfans, lors même qu'il les éprouve. Elle élevait vers le ciel ses yeux pleins de larmes, priait avec ardeur ce Dieu tout bon de la soutenir, de la tirer de sa détresse, et toujours elle se sentait un peu soulagée. Oh! qu'on ne nie pas le pouvoir de la prière, elle fait toujours du bien, lors même qu'elle n'est pas d'abord exaucée; elle en donne l'espoir et ra-

nime l'ame abattue. Quelquefois ses deux enfans, prosternés auprès d'elle, élevaient aussi vers Dieu leurs innocentes mains et leur regard si touchant; ils priaient avec elle. « Mon Dieu, disaient-ils, toi qui es si bon, conserve-nous notre maman et notre bien aimé père. » Si par hasard M. Lewis se trouvait là dans un de ces momens, ému avec l'excès qu'il mettait à toutes ses sensations, il se prosternait aussi, baigné de larmes, et semblait partager en entier la touchante dévotion de sa famille; mais ce n'était pas avec ce profond sentiment de foi, d'humilité, de résignation qui inspirait Agnès, et qu'elle avait communiqué à ses enfans. Elle voyait avec un vif chagrin que ces mouvemens d'une sensibilité momentanée n'étaient accompagnés ni d'un sincère repentir, ni d'une résolution ferme et

positive de changer de système et de conduite, et n'étaient suivis d'aucune réforme : au contraire, il cherchait ensuite à se soustraire à ces momens d'émbtion religieuse. Il sortait plus souvent, abandonnait son travail, ou s'il restait, il s'en occupait avec négligence, en se plaignant d'un abattement moral et physique qui éteignait *son génie.*

M. Lewis n'était point ce qu'on appelle un homme vicieux ; il adorait sa femme, il chérissait ses enfans ; il avait aussi des talens très-réels ; mais sa versatilité dans leur application, une hauteur dans le caractère, qu'il appelait la noble fierté d'un gentilhomme, et qui l'empêchait de chercher les occasions de tirer parti de son travail, et surtout cette confiance illimitée dans son génie, et l'orgueil qui en était la suite, ternissaient toutes ses bonnes qualités,

et les rendaient inutiles à son propre bonheur et à celui des objets de son affection. En vain, la nature et l'éducation lui avaient donné des vertus, des grâces et des talens, tous ces dons réunis ne firent que l'égarer dans une mauvaise route.

Après huit ans de séjour dans des villes riches, populeuses, hospitalières, M. Lewis se trouva complètement ruiné, accablé de dettes, menacé chaque jour de perdre sa liberté; et la pauvre Agnès, avec une petite fille au sein, son fils cadet venant d'expirer, et son fils aîné, tel qu'on l'a dépeint au commencement de cet ouvrage, pâle, maigre, exténué, pleurant à côté de sa mère son cher petit frère, qu'il aimait tendrement. Mais qui peindra le douloureux état de la malheureuse Agnès ! Sans argent pour faire enterrer l'enfant qu'elle venait de

perdre et pour nourrir celui qui lui restait; persécutée par des créanciers qu'elle ne pouvait satisfaire, à une distance immense de ses parens, sans moyens d'aller les joindre, et ne pouvant d'ailleurs se résoudre à leur être à charge; forcée de presser elle-même le départ d'un mari qu'elle aimait encore tendrement malgré ses torts, et qu'elle voyait menacé d'une longue et pénible détention : tel était le sort de cette femme intéressante, et si heureuse avant son mariage sous le toit paternel. Mais elle aimait trop et son mari et ses enfans pour regretter de s'être associée au sort de l'un et d'avoir donné la vie aux autres, quoique ce fût un triste présent dans leur état actuel; mais elle n'en pleurait pas moins son Raphaël, n'en desirait pas moins de conserver son cher Ludovico et sa petite Constantine : c'est

ainsi que M. Lewis avait nommé sa fille en l'honneur de Constantin-le-Grand, le héros de son poëme.

CHAPITRE V.

LUDOVICO avait alors près de dix-ans; il était grand pour son âge, mais extrêmement mince et délié. Son visage était pâle; mais ses traits fins, ses grands yeux noirs pleins d'intelligence, ses beaux cheveux bruns, bouclés en anneaux sur son front, lui donnaient, malgré ses vêtemens grossiers, l'air d'un enfant qui avait vu de meilleurs jours. Ses joues, ses mains, le col ouvert de sa chemise étaient toujours propres; et comme son père le menait ordinairement courir la campagne lorsqu'il allait faire ses études de dessin, le petit garçon avait acquis de la grâce et de l'agilité dans sa démarche, et il avait tout-à-fait l'air d'un petit

gentilhomme dans sa tournure et ses attitudes.

Son caractère était naturellement très-impétueux. Il tenait de son père cette promptitude de conception qui le conduisait à ressentir vivement des injures souvent imaginaires, c'est-à-dire, qu'il aurait été facilement violent et disposé à la colère. Mais en même temps il était si tendrement attaché à ceux qui l'entouraient, si véritablement affligé quand il leur avait fait la moindre peine, ou qu'il croyait avoir offensé qui que ce fût; il était si prompt à le réparer, si reconnaissant quand on recevait ses excuses et qu'on lui pardonnait, que quoique par sa grande vivacité il fût souvent entraîné à quelque sottise, il n'était jamais long-temps en disgrâce. Au reste, comme sa mère savait qu'une vie passée en torts et en réparations est pour le moins inu-

tile, elle mit un soin particulier à corriger cette nuance de son caractère, qui pouvait le rendre malheureux dans tout le cours de sa vie ; elle lui fit sentir que la réparation n'est pas toujours en notre pouvoir, et n'a même plus de prix quand on retombe dans la même faute dont on a montré du regret. « Comment veux-tu, lui disait-elle, qu'on te croie vrai et sincère dans ton repentir, quand tu recommences quelques jours après à offenser de nouveau ceux qui t'ont pardonné? » Cet argument fit une forte impression sur Ludovico, qui avait le mensonge et la fausseté en horreur ; et les tendres remontrances de sa bonne mère eurent un tel succès, qu'au moment dont nous parlons il était impossible de rencontrer un enfant de cet âge plus aimable et plus docile. Sa vivacité était encore très-grande ; mais déjà il savait la

modérer quand il le fallait. Il était surtout remarquable par ce pouvoir sur lui-même très-extraordinaire chez un enfant de dix ans, et par une persévérance dans ce qu'il avait résolu, qui ne l'était pas moins. Dans cette occasion cependant, et son courage et sa constance cédèrent à son affliction de la perte de son frère, qu'il chérissait au-delà de toute expression. A-peu-près du même âge, puisqu'il n'y avait qu'une année et demie de différence, couchant dans le même lit, ayant de grands rapports de bonté et de sensibilité, quoique Raphaël, toujours un peu faible et languissant, fût naturellement plus doux, ils ne s'étaient jamais quittés. Cette circonstance et ses résultats avaient aussi contribué à augmenter encore l'attachement de son frère : c'était son seul ami, son seul compagnon. Leur pauvreté les avait exclus de toute liaison

avec les enfans des riches, et ni M. Lewis avec sa hauteur, ni sa femme avec sa tendresse inquiète, n'auraient aimé à les associer avec ceux des classes inférieures si mal élevés. Pendant la courte période que Ludovico avait fréquenté l'école publique, il avait éprouvé mille insultes des autres écoliers, au sujet de la difficulté de prononcer son nom de Carrache. Ce fut alors qu'il conjura son père de se contenter du nom de Ludovico, qui paraissait déjà et bien long et bien extraordinaire à des Anglais. Au sortir de l'école il s'attacha plus encore à Raphaël, qui avait aussi un nom peu commun et ne se moquait point de lui. Ils s'aimaient tous les deux si passionnément, que ni dans leurs jeux d'enfance, ni dans leurs études, jamais ils n'avaient eu aucune querelle. Ludovico, quoique l'aîné, et peut-être un peu le favori de son père,

n'en prenait aucun avantage, et faisait valoir Raphaël dans toutes les occasions. Maintenant ils étaient séparés... séparés pour jamais ! Ah ! ce coup fut bien cruel pour le pauvre Ludovico; il pleura pendant plusieurs heures sur le corps privé de vie de son bien aimé frère, ne cessant de l'appeler comme s'il avait pu l'entendre. Et moi aussi, criait-il, je veux m'en aller avec Raphaël et Francis. Il ne voulait écouter aucune consolation. Sa mère, au désespoir, s'efforçait de contenir sa douleur pour calmer celle de son enfant et pour déterminer son mari à saisir ce moment d'affliction, pendant lequel leurs créanciers les laisseraient peut-être tranquilles, et à profiter de la nuit pour s'éloigner de ce comté où il pouvait être saisi d'un instant à l'autre, ayant déjà reçu des mandats d'arrêt. Elle rassembla dans une petite bourse quelques

schillings qui lui restaient du gain de son ouvrage, et la mettant dans les mains de son époux, elle le supplia de partir à l'instant même, et de lui laisser le soin d'enterrer leur pauvre enfant. Le désespoir empreint sur tous les traits de cet infortuné, en promenant ses regards sur la misérable chambre qu'il fallait quitter, et qui renfermait encore tout ce qui lui était cher au monde, frappa Ludovico. Ses sanglots, ses cris s'arrêtèrent; son cœur était alors trop serré pour pouvoir pleurer; ses yeux suivaient l'expression de ceux de son père, qui s'attachaient tour-à-tour sur quelque objet d'amour et d'intérêt, premièrement sur le cercueil où son enfant reposait de l'éternel sommeil de la mort, puis sur le berceau où sa petite fille dormait tranquillement, ignorant encore les malheurs de ses parens, et enfin sur la fi-

gure amaigrie et pâle de son Agnès, sur laquelle il s'arrêta avec une telle expression de douleur, qu'elle semblait concentrer toutes les misères humaines.

Le jeune garçon vola dans les bras de son père; il sanglota convulsivement sur son sein; il semblait que son cœur allait se rompre. « Mon pauvre enfant, dit M. Lewis en faisant un effort sur lui-même, mon cher Ludovico, ne te laisse pas aller ainsi à ton chagrin; rappelle-toi que c'est ton devoir de te conserver pour ta mère. Je la laisse à tes soins, Ludovico; elle n'a plus d'autre soutien, d'autre consolateur; penses-y sans cesse, mon cher fils, à présent, hélas! notre seul fils. » Il le serra passionnément contre son cœur, puis il le repoussa doucement, et sortit les mains sur les yeux, comme pour se dérober la vue de ce qui l'aurait retenu.

Agnès fut soulagée d'avoir pu le décider à ce départ, qui pourtant déchirait son cœur. Mais son enfant était dans un tel désespoir qu'elle s'efforça de modérer le sien. Elle s'approcha de lui, le prit dans ses bras, et lui dit en levant les yeux au ciel : « Nous avons un consolateur, mon fils, ayons tout notre recours à lui; mais tu sais bien que nous n'en aurions pas le droit si nous nous livrions à un chagrin immodéré qui démentît la confiance parfaite que nous devons avoir en sa bonté, et notre obéissance pour ce qu'il ordonne. Il est naturel que tu pleures Raphaël, ton frère et ton ami, que tu t'affliges du départ de ton père dans un tel moment. Notre-Seigneur lui-même pleura sur la tombe de Lazarre; mais tu sais, mon cher Ludovico, qu'il ne s'abandonna pas à sa douleur. Il n'augmenta pas celle des

sœurs de son ami par l'excès de la sienne, et chercha au contraire à les soutenir; c'est là le divin modèle dont nous devons au moins tâcher d'approcher ». Ludovico promit à sa mère de surmonter son chagrin et d'implorer l'assistance de Dieu; puis il lui dit : « Oh maman! si je pouvais, comme me l'a dit mon papa, être votre soutien, votre consolateur, je pourrais encore être heureux. Maman, croyez-vous que cela me soit possible?

— Oui, mon enfant; non-seulement je le crois, mais j'en suis sûre. Déjà à présent vous pouvez me faire du bien et me consoler en allant vous coucher et vous reposer : mes craintes sur votre santé l'emportent dans ce moment sur toutes les autres. »

Ludovico l'embrassa et s'en alla dans un petit cabinet contigu, et dans son lit solitaire. Quoique la soirée fût déjà

très-avancée, il redoutait de se trouver dans cette couche naguère partagée avec son cher Raphaël; mais son agitation et ses pleurs l'avaient fatigué; il avait aussi un rayon d'espoir de pouvoir être utile à sa mère, qui le calmait un peu. Ainsi qu'il l'avait promis, il versa son cœur dans celui qui donne la *pâture aux petits oiseaux et mesure le vent à l'agneau tondu;* il fit une courte mais ardente prière, après quoi il tomba dans un profond sommeil, qui lui rendit des forces et du courage. Il fut réveillé de bonne heure par beaucoup de bruit dans la rue, et se rappela que c'était un jour de grande foire; il conclut qu'il valait mieux se lever et réaliser un projet qui lui avait passé dans la tête.

En entrant dans la chambre, il trouva sa pauvre mère assise à la même place où il l'avait laissée, mais avec sa

petite sœur dans ses bras. Il connut d'abord à la chandelle presque en entier consumée, et au tas d'ouvrage qui était sur la table, qu'elle ne s'était point couchée, et qu'elle avait cousu des gants toute la nuit pour pouvoir les vendre à la foire, et c'était vrai. Hélas! la malheureuse Agnès travaillait toute une nuit à côté du cadavre d'un enfant chéri, pour avoir de quoi lui rendre les derniers devoirs; et combien de fois les larmes, les déchirantes larmes d'une mère qui voit mourir l'être auquel elle a donné la vie, arrêtèrent son travail! Ludovico l'embrassa tendrement, et sa petite sœur aussi; il jeta un mélancolique regard sur la bière qui contenait les restes de son bien aimé frère; ensuite il s'occupa à chercher du papier et des crayons, avec un air si calme, si tranquille, que sa mère s'imaginant qu'il y avait quelque petit mystère d'en-

fance là-dessous, et charmée de voir qu'il cherchait à se distraire par quelque occupation, ne parut faire aucune attention à lui. Elle restait sur son siége, les yeux attachés sur son petit nourrisson, abîmée dans ses tristes pensées, songeant à son pauvre mari qui errait alors de côté et d'autre pour chercher un asile. Pendant ce temps-là, Ludovico avait rassemblé tout ce qu'il fallait pour dessiner. Son père lui en avait donné les premiers principes dès qu'il avait pu tenir un crayon; et c'était son amusement favori que de barbouiller, tantôt passablement et le plus souvent assez mal, des arbres et des maisons. Il s'assit par terre vis-à-vis de sa mère avec tout son attirail, et commença à dessiner comme il le faisait ordinairement. Agnès était absorbée dans ses pensées. Sa petite s'était endormie sur ses genoux; elle la regardait encore en

silence; Ludovico, tout à son ouvrage, ne disait rien non plus. A la fin madame Lewis s'écria : « Venez, mon enfant ; il y a près de deux heures que vous êtes levé ; venez déjeûner.

— D'abord, maman, j'ai bientôt fini ; mais je ne puis bouger auparavant. »

Elle n'insista pas, trop heureuse de le voir plus calme que la veille, et même si calme qu'elle en était surprise ; et réfléchissant sur la légèreté de l'enfance : « Je croyais, pensait-elle, que son chagrin durerait plus long-temps ; il semble avoir oublié son frère et son père. » Au bout de deux minutes Ludovico se leva, et présenta à sa mère une esquisse assez grossière, mais bien conçue et très-reconnaissable d'elle-même et de son petit enfant. Elle l'approuva beaucoup, indiqua quelques corrections, que Ludovico adopta

promptement ; puis il avala son déjeûner en grande hâte. Après avoir obtenu de sa mère de prendre aussi quelque chose, il se remit à l'ouvrage, et son habileté augmentant par la pratique, il se trouva au milieu du jour avoir fait six dessins de sa mère et de sa petite sœur, peu variés quant à l'attitude, mais de plus en plus meilleurs. Ils logeaient chez un fabricant de draps qui avait une presse pour ses pièces d'étoffes ; il alla lui demander la permission d'y mettre ses six feuilles ; ensuite avec une règle il les encadra de deux lignes parallèles au crayon, qu'il remplit d'encre de la Chine avec adresse et propreté, mais du même air de mystère avec lequel il avait commencé son travail. A peine la mère affligée put-elle s'empêcher de sourire de l'importance qu'il mettait à ses dessins représentant toujours le

même objet. « Toujours ta maman et ta sœur, lui dit-elle ! tu devrais essayer autre chose.

— Non, pas aujourd'hui, bonne maman ; je ne puis m'occuper que de vous. » Elle lui donna deux baisers. Peu de temps après, une femme à qui elle avait promis une douzaine de paires de gants vint les chercher. Ils n'étaient pas tout-à-fait finis ; elle la pria de s'arrêter un moment ; et pendant qu'elles parlaient ensemble, Ludovico s'échappa sans qu'on s'en aperçût. Quand l'affaire des gants fut terminée et la femme partie, Agnès s'étonna de l'absence de son fils, mais ne s'en inquiéta pas ; elle pensa qu'il était retourné à la presse du maître de la maison. Elle était bien aise, puisque l'ouvrage qui l'occupait était fini, qu'il ne revînt pas s'affliger sur le cercueil de son frère ; mais quand le soir approcha, et

qu'après s'en être informée, elle apprit qu'il n'était pas dans la maison, elle devint extrêmement inquiète. Elle sentit plus que jamais toute l'amertume de sa situation, et combien ses malheurs, déjà si cruels, si difficiles à supporter, pouvaient encore augmenter.

Durant toutes les détresses que madame Lewis avait éprouvées depuis qu'elle avait quitté l'humble toit paternel, elle n'avait jamais fait connaître à ses parens plus de sa situation réelle qu'il n'était absolument nécessaire; leur apprendre ses malheurs eût été les leur faire partager, et les rendre malheureux eux-mêmes en pure perte. Elle connaissait assez leur tendresse pour être sûre qu'ils feraient tous les sacrifices pour venir à son secours, et sachant combien leur revenu était borné, elle ne pouvait se résoudre à diminuer encore leurs ressources. Je

souffre bien moins, pensait-elle, de ma pauvreté, que je ne souffrirais de celle de mes bons parens. Mais elle fut tout-à-coup frappée de l'idée que Ludovico, privé de la compagnie de son frère et des soins de son père, exposé peut-être à manquer de pain, si le travail de sa petite fabrique de gants venait à manquer, serait bien mieux placé chez son grand-père, qui le recevrait sûrement avec affection, lui accorderait secours et protection, et continuerait à l'élever bien mieux qu'elle ne pouvait le faire. Elle débattait en elle-même la nécessité de cette résolution et les moyens de l'effectuer, et la douleur de se séparer d'un enfant aussi cher, et la difficulté de savoir à qui le confier pour un aussi long voyage. Elle ne pouvait le faire elle-même, nourrissant un petit enfant, n'ayant d'argent que celui qu'elle gagnait au

jour la journée, et ne voulant pas surtout quitter une ville où elle laissait des dettes qu'elle espérait acquitter peu à peu à force d'assiduité au travail. Soudain la porte fut ouverte par Ludovico, dont la physionomie avait une expression singulière. Il se précipite auprès de sa mère, tombe à genoux, et baissant son visage sur elle, il fond en larmes; en même temps il saisit sa main, qu'il couvre de baisers, et dans laquelle il place un écu et deux schillings.

« Mon enfant, mon cher enfant s'écrie-t-elle, qui t'a donné cet argent ?—

C'est vous, maman; c'est ma petite sœur, ce sont vos portraits. Oh! maman, maman! je les ai tous vendus, tous ceux que j'ai faits ce matin. J'étais d'abord un peu honteux et timide sur la place du marché, sans oser les offrir à personne; mais des gens se sont appro-

chés, m'ont demandé à voir mes images, et ce que je voulais les vendre; j'ai dit un schilling pièce. Deux femmes m'en ont acheté chacune un; puis un homme qui vend beaucoup de petits portraits est venu près de moi et m'a offert cet écu pour les quatre qui me restaient, en me disant de lui en faire encore une douzaine pour jeudi prochain; qu'il me les acheterait tous. Eh bien! n'est-ce pas une bonne nouvelle, maman? Oui, en vérité, mon cher amour, une très-bonne nouvelle. Mais pourquoi pleurez-vous, Ludovico? —

Oh! maman, j'étais hier si malheureux, parce que Raphaël était mort, parce que mon père partait et qu'il avait l'air si désolé, je ne pouvais m'empêcher de souhaiter qu'il plût à Dieu de me prendre aussi et de le lui demander. Je pleurais, je criais dans

l'excès de ma douleur comme si j'allais mourir; mais à présent je sens qu'il vaut beaucoup mieux que je vive et que je sois, comme l'a dit papa, votre soutien et votre consolation ; et j'ai été si heureux, si content d'avoir pu vendre mes petits portraits, que mon cœur est plein, si plein de joie, qu'il faut absolument que je pleure. Mais ce n'est pas comme hier, que mes larmes m'étouffaient ; aujourd'hui elle me font du bien. »

Il embrassa sa mère, et pleura encore. Elle le pressa contre son cœur, qui s'élevait au ciel en silencieuse reconnaissance d'avoir un si bon fils, et elle pleura avec lui. Au milieu de sa profonde douleur, il y avait aussi des larmes de bonheur.

Après une longue pause, Ludovico recouvra sa sérénité, et dit avec gaîté : « Qui sait, chère maman, tout

ce que je pourrai faire? Vous vous rappelez bien ce que disait toujours mon père, que j'ai du génie et que je serais un jour un grand homme. Je sais bien que je dois en remercier Dieu, qui me l'a donné ce génie pour vous être utile, et peut-être aussi à mon pauvre père. Ah! si seulement Raphaël vivait encore! s'il pouvait sentir ce que je sens et m'aider! Oh! comme alors je serais heureux! car il avait aussi du génie, Raphaël. »

Agnès était touchée de ce généreux espoir, et du noble enthousiasme qui dans ce moment animait le cœur et la physionomie de son aimable enfant; mais elle sentit qu'il était de son devoir de profiter de cette heure où toute sa sensibilité était en action, pour imprimer dans son jeune esprit les vérités dont elle voulait qu'il fût pénétré, et lui apprendre à ne pas trop compter

sur lui-même et sur ses talens. Comme il était forcé par les circonstances à réfléchir plus tôt que ne le fait un autre enfant, et même à agir, elle voulut le mettre sur la route qu'il devait suivre, et le sauver des illusions vaniteuses qui avaient fait tant de mal à son père. Prenant donc ses deux mains dans les siennes, pendant qu'il était encore agenouillé devant elle, avec un regard plein de tendresse, mais d'un ton ferme et solennel, elle lui dit : « Mon cher enfant, le ciel vous a donné comme à tous les hommes des talens, ou plutôt la faculté d'en acquérir, avec la prudence et la persévérance, qui non-seulement les développent, mais les perfectionnent. Chaque talent vraiment utile, vraiment desirable peut être obtenu ; mais sans ces deux qualités et sans industrie, et la juste application de cette industrie, tous les

dons naturels deviennent inutiles ou dangereux. Après cela, mon cher Ludovico, il est juste et indispensable de remercier Dieu de vous avoir rendu capable d'être utile à vos parens; c'est lui qui donne aux hommes tout ce qui peut leur être bon, s'ils savent en faire usage pour leur bonheur. Reconnaissez avec humilité que vous lui devez tout; implorez sa bénédiction sur vos efforts pour réussir dans ce que vous entreprenez, et son secours dans vos essais; mais rappelez-vous sans cesse qu'il y a folie et présomption à se croire certain du succès avant de l'avoir obtenu. C'est la volonté de l'Être suprême, que, soit pour ce monde, soit pour celui qui est à venir, notre bonheur devienne la récompense de nos efforts et de notre vigilance.

— Mais, maman, dit l'enfant, qui l'avait écoutée avec une extrême atten-

tion, qu'est-ce que voulait donc dire mon père en répétant sans cesse que le *génie* seul peut tout conquérir, et lorsqu'il me racontait tant de choses des *grands* hommes de génie ?

— Les grands hommes dont il parlait, mon fils, avaient une préférence décidée pour quelque art, pour quelque science; ils poursuivaient avec une suite et une diligence extrême tous les moyens d'obtenir la perfection dans la partie qu'ils étudiaient, et lorsque, à force d'efforts et d'assiduité pour cet objet, ils avaient atteint ce degré de perfection ou de science, on les appelait alors avec raison des *grands hommes ;* car ce n'est pas sans peine et sans sacrifices qu'ils ont atteint ce but. Aussi y en a-t-il peu qui parviennent à mériter ce beau titre; mais il est toujours bien d'y prétendre et d'avancer, autant qu'on le

peut, dans cette carrière. La préférence ou l'entraînement vers un art ou une science s'appelle simplement *le goût ;* uni avec la *persévérance,* il produit la supériorité, qui devient du *génie.* Me comprenez-vous, mon cher ?

— Parfaitement, maman. Je me rappelle que le pauvre Raphaël voulut une fois faire un cerf-volant ; il n'y réussit d'abord pas du tout : alors papa dit qu'il était un bon enfant, mais qu'il n'avait point de génie. Je pensais qu'il était inutile de se tourmenter pour si peu de chose ; mais il avait envie d'un cerf-volant, et il essaya, essaya, ne se rebuta point, et parvint enfin à en faire un très-joli, que j'ai encore et que je veux garder toute ma vie à cause de lui. Papa dit alors : Eh ! bien, je déclare à présent que ce petit garçon a le génie des cerfs-volans. Je suppose qu'en général on croit que le goût pour une chose est

du génie; mais je sais bien qu'on se trompe, et que cela ne suffit pas : je le sais par moi-même. Tenez, maman, j'ai tâché plus de cent fois depuis quelques semaines de faire votre portrait et celui de ma petite sœur, seulement au crayon, sans pouvoir y réussir, quoique ce fût la chose au monde dont j'avais le plus d'envie. Mais je n'ai pas voulu y renoncer jusqu'à ce que je fusse parvenu à faire quelque chose de bien, parce que j'avais vu si souvent que lorsque mon papa commençait un tableau et ne l'achevait pas, vous étiez si triste, bonne mère, et vous poussiez de profonds soupirs quand personne que moi ne les entendait.

—Oui, mon enfant, notre père qui est aux cieux les entendait aussi, et en vous inspirant cet amour filial, ce desir de m'aider, il m'a prouvé que les soupirs d'un cœur humble et soumis ne s'a-

dressent pas en vain à sa miséricorde. Que cette certitude soit votre consolation, mon cher enfant ! Rappelez-vous que lors même que le succès ne couronne pas toujours vos efforts, vous avez un ami qui les voit, qui vous en tient compte, qui fera même de vos souffrances un moyen de bénédiction, et que son secours ne manque jamais à ceux qui se confient en lui et en lui seul. »

CHAPITRE VI.

Cette intéressante conversation fut interrompue par l'arrivée de mistriss Holmes, la maîtresse de la maison ; elle venait leur apprendre la triste nouvelle que M. Lewis venait d'être arrêté, et déjà conduit à la geole, pour un gros mémoire qu'il devait à M. Bradley, son tailleur, et elle ajouta : « Comme il y a toute apparence que vous ne pourrez pas non plus payer votre logement, je n'exige pas ce que vous me redevez pour le dernier terme ; passe donc pour celui-là, pourvu que vous enterriez aujourd'hui le petit garçon, et que vous quittiez tous demain soir.

Ce terrible événement, prévu depuis long-temps par madame Lewis, n'en fut pas moins cruel. Au premier

moment, le coup fut même si affreux qu'elle tomba en arrière sur sa chaise, presque évanouie, pendant que Ludovico demandait avec véhémence et en tremblant de colère, où ce méchant homme avait pris son pauvre père ? —

« Méchant ! interrompit madame Holmes; on n'est pas méchant que je sache lorsqu'on tâche de recouvrer ce qui nous est dû : aussi pourquoi votre père, sachant très-bien qu'il y avait des mandats d'arrêt contre lui, et fuyant pour les éviter, s'est-il conduit comme font toujours ces imbécilles de grands génies ? Au lieu de sortir du comté à toutes jambes, que pensez-vous qu'il ait fait ? Il s'est assis vis-à-vis d'un vieux chêne, et a tiré un porte-feuille de sa poche, où il y avait du papier et un crayon, et s'est mis à dessiner cet arbre comme s'il avait eu, au lieu de dettes, mille guinées de rente. Les

gens qui venaient à la foire l'ont vu là; ils l'ont raconté. Cela est parvenu aux oreilles du bailli chargé de le pincer, et il est allé avec ses gens où on lui disait qu'il était. On l'y a trouvé, dessinant tranquillement; on l'a pris sans le moindre embarras, et on l'a mené en prison. Devineriez-vous la seule chose qu'il demandait avec instance? »

Cette dernière phrase tira Agnès de la stupeur où elle était plongée. « Au nom du ciel, dit-elle à l'hôtesse, apprenez-moi ce qu'il demandait!

« Il suppliait (répondit-elle) qu'on voulût lui laisser finir le dessin de son vieux chêne, et assurait qu'il en tirerait vingt guinées. Mais bah! le croira qui voudra; il ne serait pas où il en est, ni vous non plus, pauvre dame, si on tirait comme cela vingt guinées du *portrait* d'un vieux arbre. Mauvais métier que cela! *gueux comme un pein-*

tre, dit le proverbe, et il a bien raison. Je ne voudrais pas que ma Nancy en épousât un pour tout au monde, et si j'étais de vous, madame Lewis, je défendrais bel et bien à mon petit Lu.... Lu.... je ne sais comment il s'appelle, de toucher un pinceau ou un crayon. Voyez son père! un joli homme tout-à-fait, bonne façon, l'air d'un seigneur, et qui sait tout faire, dit-il. Eh! bien, avec son habileté il n'aura jamais un morceau de pain à donner à ses enfans, et le voila au fond d'une prison. Dieu sait quand il en sortira, etc., etc.»

Madame Lewis souffrait tout au monde. Enfin cette fâcheuse consolatrice sortit, et Ludovico se jeta en pleurant dans les bras de sa mère. Après s'être livré à toute sa douleur, le petit garçon prit la parole : « Maman, dit-il, pourquoi madame Holmes assurait-elle que ceux qui ont fait arrêter

mon père ne sont pas des méchans? Cela n'est pas vrai, n'est-ce pas? Hier, quand il vous parlait d'eux, il les nommait ses cruels ennemis, des créanciers sans humanité et sans cœur : ne sont-ce donc pas des méchans ? —

— Votre père, cher enfant, était un état d'affliction et de crainte du malheur qui lui est arrivé. C'est là ce qui le faisait parler avec plus d'aigreur qu'il ne l'aurait dû; c'est ce qui n'arrive que trop souvent quand on est très-fâché ou très en colère, et l'on s'en blâme ensuite soi-même.

— Donc, maman, on n'est pas méchant quand on fait mettre quelqu'un en prison. ?

— Non, mon cher, on n'est pas méchant lorsqu'on en a le droit pour se faire payer de ce qui est dû légitimement; mais on n'est pas bon non plus d'user aussi rigoureusement de ses

droits, et quelquefois on est cruel : lorsque la chose est possible, on ferait mieux peut-être de prendre patience, et de laisser la liberté à son débiteur, s'il est honnête homme, et s'il n'est que malheureux. Je ne décide point cependant que M. Bradley soit cruel, quoiqu'il nous mette tous dans une grande détresse ; mais il a attendu très-long-temps son argent ; il a su que votre père avait eu le pouvoir de le payer, et l'avait oublié ; c'est sans doute ce qui l'a fâché. Je sais qu'il passe pour un bon homme, très-charitable, mais régulier dans ses paiemens, desirant de soutenir sa famille assez nombreuse, et d'ailleurs n'ayant aucune connaissance du monde, et nulle idée des difficultés qu'on éprouve quelquefois dans l'état de peintre, où le gain est précaire et fondé sur la fantaisie.

Je ne veux jamais contracter de dettes, maman, s'écria Ludovico, et surtout vis-à-vis de gens ignorans. Mon cœur se déchire en pensant que mon papa passera la nuit dans une prison, et tout seul avec ses tristes pensées. Allons auprès de lui, chère maman. »

Agnès se leva, et aussi vite que ses membres tremblans le lui permirent, elle mit son chapeau et son schall; mais en jetant un regard sur le cercueil de Raphaël, elle frémit et parut hésiter d'abandonner ainsi les restes de son enfant. Ludovico lut dans son âme. « Allez auprès de mon père, chère maman, lui dit-il; je ne veux pas encore quitter cette chambre ni mon frère; je ne suis point effrayé de rester avec mon cher Raphaël. Sûrement, maman, vous ne pensez pas que j'en aie peur : je suis certain qu'à présent son âme est au ciel, où il prie pour nous;

ét son corps.... Maman, je voudrais pouvoir toujours le garder.»

Agnès émue jusqu'au fond de l'âme, et surprise en même temps du développement que le malheur opérait chez cet excellent enfant, sentit une espèce de calme renaître dans son cœur oppressé. L'un de ces enfans intercédait pour ses parens auprès du trône d'un Dieu miséricordieux; l'autre le lui disait; leur innocence devait être exaucéee ! Elle serra tendrement Ludovico contre son cœur. « Cher enfant, lui dit-elle, tu es l'ange consolateur de ta mère; reste donc auprès de ton frère, rends-lui encore les devoirs d'une tendre amitié; moi, je vais remplir les miens auprès de ton malheureux père, et le consoler aussi en lui parlant de son fils.» Elle saisit la petite Constantine dans son berceau, et l'emportant dans ses bras, elle s'éloigna

avec rapidité de son misérable asile, pour aller dans celui, bien plus misérable encore, que son époux occupait. Elle le trouva si complètement abattu par la sévérité des réflexions qu'il avait faites sur lui-même depuis son entrée dans la prison, qu'il en était malade. Elle avait pensé rester avec lui une heure au plus, et revenir passer la nuit avec le solitaire et triste Ludovico; mais quoique son cœur fût cruellement balancé entre des objets si chers, elle sentit qu'il était impossible d'abandonner son mari dans cette affreuse situation. Elle resta donc auprès de lui; et le pauvre Ludovico, l'attendant d'un instant à l'autre, passa la nuit entière sans se coucher, à côté du cercueil de son frère. Une idée cruelle le retint long-temps éveillé; il avait la certitude que la plus forte nécessité pouvait seule retenir sa mère et l'empêcher de reve-

nir auprès de lui; il avait été trop souvent le témoin de la violence des sensations de son père pour ne pas en redouter les suites dans un tel moment. En pensant à sa mère, il se retraça, non seulement les excellens préceptes qu'elle avait toujours gravés dans son âme et dans celle du silencieux ami qui reposait dans la tombe, mais il se rappela aussi tout l'ensemble de sa conduite. « Quand maman a du chagrin, se disait-il, elle ne reste pas là à se lamenter et à pleurer; elle fait ce qu'il y a de mieux à faire pour l'adoucir ou le réparer. Je veux faire aussi comme cela; je veux écrire une lettre bien touchante à celui qui retient mon père en prison, et le supplier de le mettre en liberté. Je lui promettrai de lui donner d'abord mon habit neuf et celui du pauvre Raphaël. Nous ne les avons mis que les dimanches; ils sont bien bons

encore. Cela diminuera un peu la dette; et la semaine prochaine je lui donnerai tout l'argent que je retirerai de mes petits portraits : si on me paye encore un écu pour quatre, combien en aurai-je pour douze? »

Agnès lui avait appris assez d'arithmétique pour faire ce compte; celui-là en amena d'autres. Tout en calculant il tomba enfin profondément endormi, et ne se réveilla que lorsque les rayons du soleil levant tombèrent sur ses yeux. Il les ouvrit et regarda autour de lui : il était encore seul. Il rassembla ses pensées, se souvint de la lettre qu'il avait résolu d'écrire la veille au tailleur qui avait fait enfermer son père. Mais comment composer une lettre? c'était bien difficile; il n'en avait jamais écrit et ne savait par où commencer. Après quelques essais, il pensa qu'il réussirait mieux à toucher le cœur de cet

homme en lui parlant et en lui portant tout de suite les habits qu'il voulait lui donner. Il passa dans le cabinet, les prit dans l'armoire, et en fit un paquet. Entendant du bruit dans la maison, il alla prier qu'on veillât sur leur chambre et sur le dépôt sacré qu'elle contenait. « Maman me pardonnera bien, dit-il en lui même, d'être sorti un instant quand elle saura pourquoi ; et si je réussis, quel bonheur d'aller chercher papa dans sa prison, et de le ramener ici ! » Plein de cet espoir il allait sortir, quand celui même auquel il voulait s'adresser, le tailleur Bradley, ouvrit la porte, et entra dans la chambre. Sa soudaine apparition déconcerta tellement le petit garçon, qu'il ne put retrouver un seul mot du pathétique appel à l'humanité de ce créancier qu'il avait préparé.

« Où est votre mère, enfant ? dit brusquement M. Bradley.

— Ma mère, monsieur, a pris ma petite sœur dans ses bras, et hier au soir à dix heures elle est allée à la prison où... vous... où est mon papa, et n'est pas encore revenue.

— Ah! ah! et vous avez passé la nuit tout seul, mon petit ami ?

— Tout seul! Oh! non... avec mon frère.

—Et où est-il le petit malade? » Il jeta alors ses regards dans toute la chambre, peut-être pour voir aussi s'il y restait quelques bons meubles. Ses yeux tombèrent sur le cercueil : « Dieu me bénisse, s'écria-t-il; c'est une bière! Est-il donc mort le petit moribond ?

— Hélas ! oui, monsieur; nous avons eu le malheur de le voir mourir avant hier, et... et... et ce matin nous voulons l'enterrer ». Le pauvre enfant

cherchait à retenir ses larmes qui coulaient malgré ses efforts.

« Triste besogne que vous allez faire là, dit le tailleur en secouant la tête. Et où alliez-vous, enfant, avec ce gros paquet d'habits? les mettre en gage, je suppose, pour payer l'enterrement.

— Non, monsieur, pas en gage, mais.... Ce sont mes meilleurs habits et ceux du pauvre Raphaël, qui n'en a plus besoin; j'allais vous les porter, monsieur, et vous prier, vous supplier de les prendre pour une partie de ce que mon père vous doit, et de le laisser sortir de prison ; je vous promets, je vous jure que la semaine prochaine je vous donnerai beaucoup d'argent, vous pouvez y compter.

—Et où le prendrez-vous, mon petit? Qui vous a dit de faire cela et de m'apporter vos habits?

— Personne, monsieur; je le fais de moi-même; mais je sais bien que maman ne sera pas en colère contre moi, bien au contraire. Elle est toujours si malheureuse quand elle a des dettes! et actuellement elle est tout-à-fait désolée de ce que mon pauvre papa est en prison ».

Le tailleur sentit une larme mouiller ses paupières. « Ah! ah! petit drôle, dit-il, je vois où vous voulez en venir. Vous voulez me toucher le cœur pour que je fasse sortir votre père, et une fois dehors l'oiseau s'envolera, et on ne le reverra plus. Non, non, je ne suis pas si bête; il ne sortira pas de là que je n'aie au moins des sûretés pour ce qu'il me doit plus positives que votre parole, mon gentil enfant. Mais ne croyez pas pourtant que j'aie le cœur dur comme un caillou. Non, non, pas du tout; vous m'avez touché, mon pe-

tit, et voici ce que je veux faire ; je donnerai à votre mère quelque argent pour enterrer son enfant ; je vous laisse à vous vos bons habits pour la cérémonie. Après qu'elle sera faite vous me les apporterez, et nous causerons ensemble. » En disant cela le tailleur essuyait encore une larme ; il jeta sur la table quelques schillings, et partit, laissant Ludovico partagé entre la reconnaissance pour ce secours et la colère du refus de relâcher son père. Il l'aimait si passionnément qu'il aurait volontiers donné sa vie pour le tirer de là, et qu'il ne lui supposait aucun tort.

CHAPITRE VII.

Quand la pauvre madame Lewis, accompagnée de son fils, revint de rendre les derniers devoirs à celui qu'elle avait perdu, à ce doux et bon enfant si long-temps l'objet de sa sollicitude, elle trouva mistriss Holmes debout à côté de la porte de sa chambre avec la petite Constantine dans ses bras, qu'Agnès lui avait confiée pendant la cérémonie. Elle attendait avec impatience, dit-elle à la malheureuse mère, *que tout fût fini* pour que celle-ci pût emporter ses effets personnels de son petit appartement que mistriss Holmes avait déjà loué (lui dit-elle), à quelqu'un qui pourrait le payer.

Madame Lewis était incapable dans ce moment de douleur de contester ;

et si l'appartement avait en effet un nouvel occupant, elle n'y voulait pas rester jusqu'à ce qu'on vînt la chasser. Reprenant donc sa fille qu'elle serra contre son cœur déchiré, elle dit à Ludovico d'aller dans leur chambre prendre le paquet qu'elle avait déjà préparé; bien petit, hélas! puisqu'un enfant de onze ans au plus put s'en charger et le porter lestement sur ses épaules. Déjà dans la journée il avait fait deux courses à la prison; l'une pour visiter son père, l'autre pour lui apporter son attirail de peinture, son chevalet, sa palette, sa boîte à couleurs. Maintenant toute la famille allait se réunir dans cette triste demeure, la seule où, pour le moment, ils pouvaient trouver un asile, lorsque Ludovico se rappela tout-à-coup la promesse qu'il avait faite à M. Bradley le tailleur, d'aller d'abord après l'enterrement lui

porter l'habit qu'il avait mis. Il raconta le tout à sa mère : « J'y vais avec ce paquet, lui dit-il, je me déshabillerai chez lui, et je lui laisserai ceux-ci ».

La mère approuva son dessein et voulut l'accompagner chez le tailleur. Celui-ci fut surpris et touché de les voir ; il dit à madame Lewis que son fils était un honnête homme et un bon petit garçon qui la dédommagerait un jour des chagrins que lui faisait son père. « Il m'a fait pleurer ce matin, ajouta-t-il ; je veux lui faire du bien, et quoiqu'il soit encore bien jeune, je lui apprendrai bientôt à recouvrir des boutons. S'il veut promettre d'être un bon enfant, bien assidu à l'ouvrage, je le prendrai chez moi ; il couchera avec mon apprentif ; je lui enseignerai à travailler pour son entretien, et je le nourrirai comme s'il était à moi ; mais

je ne puis relâcher son père jusqu'à ce que je sois payé ».

Agnès soupira profondément et jeta un regard mélancolique sur son fils. Elle redoutait extrêmement par plusieurs motifs de le laisser demeurer habituellement dans le réceptacle des vices où ses malheureux parens étaient condamnés à vivre. Cependant toutes les flatteuses espérances qu'elle avait conçues et nourries sur cet enfant si chéri et si digne de l'être, allaient s'anéantir sur l'établi d'un tailleur. Cet esprit naturel qu'elle avait développé par l'éducation autant qu'elle l'avait pu, son intelligence si précoce, ses talens méritaient une autre destination. Mais d'un autre côté, quand elle réfléchissait combien l'approche et l'exemple du vice souillent facilement une âme si jeune et si pure, qui reçoit toutes les impressions et peut en con-

server de si dangereuses, elle ne pouvait s'empêcher de desirer pour lui l'humble demeure qui lui était offerte, et sentait dans sa conscience combien elle valait mieux pour les mœurs que celle dans laquelle elle allait le conduire. Elle remercia l'honnête tailleur de son offre et se tourna vers Ludovico, qui, frémissant de cette proposition, s'était reculé et se serrait contre sa mère.

« Qu'est-ce que vous dites, mon enfant, de l'offre de M. Bradley ?

— Je lui suis beaucoup, beaucoup obligé; mais.... mais j'aimerais mieux aller avec vous, ma mère.

— C'est-à-dire, s'écria le tailleur : j'aime mieux la paresse, la fainéantise. Je n'attendais pas cela de vous, enfant!

— Non, non, monsieur, répondit Ludovico, je veux travailler tout le jour, continuellement. Hier j'ai gagné sept

schillings avec l'ouvrage de mes mains; demandez-le à maman. » M. Bradley parut très-surpris. Madame Lewis lui expliqua ce qui s'était passé au sujet des petits portraits, et elle ajouta que, malgré ce succès momentané, elle préférerait de lui laisser son fils, plutôt que de l'exposer aux mauvais exemples de la plupart des prisonniers, et à entendre leurs juremens et leurs blasphêmes; mais qu'elle lui avouait qu'elle renonçait aussi avec regret aux talens qu'il annonçait.

« Vous avez raison, madame, dit M. Bradley. Je ne suis pas assez sot pour ne pas voir que ce petit garçon a été élevé pour un travail plus distingué que celui de tirer l'aiguille, et qu'il ne pourra jamais passer sa vie les jambes croisées sur un établi; mais nécessité n'a point de loi, et je ne puis pas non plus le garder sans qu'il tra-

vaille, et voici tout ce que je puis faire pour lui. Qu'il reste ici et qu'il y *barbouille* avec son crayon, puisqu'il vend si bien ses *barbouillages*; tant qu'il y gagnera de quoi s'entretenir et me donner une bagatelle pour son lit, je le garderai. Si le débit cesse, ce qui, je crois, arrivera bientôt, alors je lui apprendrai mon métier. »

Ce plan ranima le cœur de la bonne mère et releva ses espérances. Elle laissa Ludovico dessiner dans un petit cabinet où il couchait avec un honnête apprentif, et alla partager la triste demeure de son mari. Ludovico poursuivait son travail avec une extrême assiduité, allait passer quelques heures de la journée avec ses parens, peignait sa mère et sa petite sœur dans différentes attitudes. De retour chez le tailleur il préparait ses dessins, les mettait sous la presse de M. Bradley, et

arrangeait ses petits portraits pour aller les vendre. Il y devint bientôt si expert, que l'homme qui l'employait, et qui était un colporteur, lui dit qu'il avait vendu la première douzaine, et lui exprima le desir d'en avoir d'autres. Après avoir peint sa mère et sa sœur, il s'occupa des animaux domestiques, et après plusieurs essais, il vint à bout de rendre le barbet de M. Bradley et la chatte de sa femme, avec un égal succès et une telle rapidité, que le marchand ne voulut plus lui donner de ses dessins que la moitié du prix. Cette circonstance engagea Ludovico à surmonter sa timidité et à vendre lui-même ses petites images au marché suivant.

Ce projet réussit mieux qu'il ne s'y était attendu, et ce fut sa timidité même qui fit son succès. Comme il offrait en silence ses petites productions, le bruit se répandit que c'était

un jeune émigré français, bon catholique, qui vendait des images de la Sainte-Vierge et de l'enfant Jésus. La physionomie douce et modeste d'Agnès, la beauté de sa petite fille, et l'air noble et bien élevé de Ludovico, confirmèrent cette idée; et comme tout ce qui sort de la route ordinaire obtient de la célébrité, non-seulement tous ses portraits furent promptement vendus, mais plusieurs villageoises aisées lui donnèrent des pommes, un morceau de gâteau, etc., etc., comme une marque de l'intérêt que leur inspiraient ses malheurs supposés. Jusqu'alors Ludovico avait porté immédiatement tous ses petits gains à sa mère; mais il fut si exalté par les succès de cette journée, dans laquelle il avait gagné plus de quinze schillings, qu'il conçut le dessein héroïque de tirer son père de captivité et d'amasser de

l'argent dans ce but. En rentrant le soir chez M. Bradley, il s'aventura de lui demander pour quelle somme son père était en prison.

« Votre père me doit dix-sept livres sterlings, mon petit compagnon.

Ce que Ludovico savait le moins c'était la valeur des livres sterling; il sortit son argent de sa poche et l'étala devant le tailleur avec une grande importance. — Bien! bien fait, mon brave petit garçon! dit M. Bradley: vous ne dépensez pas votre argent en gourmandises et en choses inutiles. Je ne puis cependant me contenter de cela pour relâcher votre père; mais en votre faveur, s'il me paye la moitié de sa dette argent comptant, et le reste quand il pourra, je le laisserai courir. En attendant il est logé pour rien, et il n'est pas mauvais qu'il sente un peu la bride, à mon avis du moins. Je veux

aussi vous donner un bon conseil, mon garçon. Il y a dans trois semaines une grande foire à Wakefield; puisque vos petits ouvrages ont un si bon débit, faites vite un bon paquet de chiens, de chats et d'enfans, et si vous les envoyez là, vous les vendrez très-bien. »

Ludovico le remercia et travailla avec une extrême diligence, résolu d'économiser et de gagner tout ce qu'il pourrait pour payer M. Bradley. Mais sa santé se ressentait de ce travail continuel; il était toujours plus pâle et plus maigre, et sa mère ne voulut pas permettre qu'il allât vendre lui-même ses portraits aussi loin. Il fut donc obligé de les laisser tous à bas prix à son vieux colporteur, qui lui déclara même qu'il ne pouvait les lui payer qu'après les avoir vendus. Ludovico ne fit aucune objection; il ne connaissait pas la défiance, et il était enchanté de rece-

voir une grosse somme à la fois. Mais, hélas ! il était condamné par le sort au double malheur de la perte de son argent et de sa confiance en son marchand. Le colporteur partit avec un paquet d'images deux fois plus considérable au moins que ce que Ludovico lui avait jamais confié, et ne reparut plus. Le pauvre enfant perdit tout-à-fait courage et fut bien malheureux ! Il avait dépensé une grande partie de son argent en achats de papier, de crayons, etc., etc. ; il avait nui à sa santé par l'excès de son application, se refusant toute espèce d'exercice, si nécessaire à cet âge, pour ne pas quitter son ouvrage, et presque la nourriture pour ne pas diminuer son trésor. Pour mettre le comble à sa détresse, en allant verser ses chagrins dans le cœur de sa tendre mère, qui sympathisait si bien avec le sien, il l'a

trouva pleurant sur sa petite fille, qui était malade, et n'avait fait que languir depuis qu'elle respirait le mauvais air des prisons.

Ludovico ne voulut pas ajouter à ses peines en lui confiant sa triste aventure, et pour cacher son chagrin aux yeux si pénétrans de cette bonne mère, il s'occupa comme à l'ordinaire à encadrer et ranger deux ou trois de ses malheureux petits portraits qui lui étaient restés, bien décidé de ne plus se fier à personne qu'à lui-même. Son père observa qu'en les rangeant il avait les yeux pleins de larmes, et se méprenant sur leur cause, il crut que son amour-propre avait été blessé de quelques critiques qu'il lui avait faites. Pour le consoler il regarda de nouveau son ouvrage, loua ce qui allait bien, retoucha ce qui allait mal, et fut si bon et si tendre pour son fils, que le pauvre en-

fant sentit plus amèrement encore son désespoir de ne pouvoir plus de long-temps lui rendre la liberté. Craignant de nepouvoir dissimuler davantage, il embrassa ses parens, et saisissant ses portraits et ses pinceaux, il se hâta de sortir. Il en était temps; ses sanglots l'étouffaient. Il entra dans la première allée de maison, et donna un libre cours à sa douleur trop long-temps retenue. Après être resté là un quart-d'heure, il poursuivit son chemin, non pas en courant et sautant comme à l'ordinaire, mais lentement et tristement. En tournant un coin de rue, près de la boutique d'un pâtissier, il fut arrêté par le passage d'un char; l'autre côté de la rue était occupé par une diligence arrêtée aussi, et qui barrait le chemin. Ses yeux se tournèrent par hasard vers les vitres de la boutique. Un des voyageurs de la diligence avait

été député par ses compagnons de voyage pour acheter quelques friandises chez ce pâtissier. Il était chargé d'une telle quantité de commissions, qu'il trouvait quelque difficulté à tout emporter. Ses poches étaient remplies de cornets, et la fille de boutique lui présentait encore une longue bande de biscuits qu'il avait oublié de prendre, parce qu'il en mangeait pendant qu'on empaquetait d'autres choses. Dans ce moment ses yeux rencontrèrent le visage pâle et maigre de Ludovico. Ce bon enfant avait entendu sa mère desirer des biscuits pour mettre dans le lait qu'elle donnait à sa petite, et il ne pouvait s'empêcher de regarder cette bande avec l'expression du desir. « Je ne sais où les mettre; donnez-les à ce petit garçon affamé, dit le monsieur, en dirigeant sur Ludovico un regard de bonté. »

Naturellement timide, il rougit et fit un mouvement pour se retirer; mais l'étranger, non moins frappé de sa modestie que de sa misérable apparence, l'appela et l'encouragea en lui mettant les biscuits dans la main, s'attendant à les lui voir dévorer. Mais, à sa grande surprise, le petit garçon le remercia en bon langage et avec l'expression de la plus vive reconnaissance; puis enveloppant son trésor de biscuits sans y toucher, s'élança dans la rue et courut d'abord très-vite, puis s'arrêtant tout-à-coup et revenant sur ses pas, il se trouva derrière l'étranger au moment où celui-ci rentrait dans la voiture. Ludovico vola vers lui, et mettant dans ses mains le meilleur de ses petits portraits, il s'écria: « Je vous prie, je vous demande en grâce, monsieur, de prendre ceci. »

L'étranger décidé d'acheter, même

avant d'avoir regardé ce qui lui était offert par ce petit bonhomme qui avait déjà excité sa compassion, prit le dessin en disant : « Combien te faut-il pour cela, mon garçon? » Mais Ludovico sans répondre lui jeta un second regard de reconnaissance et un sur le papier aux biscuits, puis il reprit son élan et s'éloigna aussi vite qu'il lui fut possible.

Un homme vint dans ce moment remettre quelques paquets au cocher. Il avait tout observé et connaissait bien Ludovico, étant un des commissionnaires employés par M. Bradley ; et remarquant aussi la surprise de l'étranger, il lui dit : « C'est un singulier petit garçon, monsieur; il court à présent comme le vent pour porter dans la prison à sa petite sœur, qu'il aime tendrement, les douceurs que vous lui avez données, puis il reviendra tout aussi vite se remettre à l'ouvrage.

— A quel ouvrage, si jeune encore ? demanda l'étranger.

— A faire ce que vous tenez là, monsieur ; ces petits portraits. Il en fait tant que le jour dure, et va les vendre pour tirer son père de prison ; mais il donnera bien des coups de crayon avant de parvenir à gagner la somme nécessaire. »

La curiosité du voyageur était vivement excitée et fut en partie satisfaite par le récit de cet homme. Enfin le coup de fouet fut donné, la diligence partit, et il fallut renoncer à en savoir davantage ; mais le petit dessinateur fournit à la conversation pendant toute la station. Une dame parut y prendre un intérêt particulier. Elle avait la passion de la peinture, et revenait de visiter sa fille qui était placée dans une pension près de Leeds. Elle regardait sans cesse le dessin que Ludovico avait

donné à l'étranger : c'était Agnès et Constantine dans la plus agréable de leurs attitudes. Elle trouvait la perfection de ce dessin étonnante pour un enfant de cet âge, et résolut de prendre des informations sur lui, quand elle reviendrait dans le voisinage. L'étranger lui envoya un écu par le cocher, et cet homme honnête dans son état le lui remit fidèlement le lendemain. Cette bonne fortune inattendue releva si bien les esprits abattus du bon petit Ludovico, qu'il recommença sa tâche avec le même zèle; et trouvant lui-même que ses dessins devenaient meilleurs, et lui coûtaient moins de peine, par cette intelligence mécanique qu'une pratique suivie donne toujours, il reprit un nouvel espoir de succès dans son projet.

Le plus grand obstacle venait maintenant de son père. La présence de Lu-

dovico étant à la fois une consolation et une distraction pour lui, il avait exigé depuis long-temps qu'il dessinât près de lui, sous le prétexte assez naturel de le diriger dans cet art. Pendant les premiers jours il s'en occupa en effet; mais il ne tarda pas à s'ennuyer de diriger ces petites esquisses, qui, selon lui, n'étaient que des barbouillages sans goût, qui ne faisaient que retarder ou même anéantir l'expansion du génie. Il souffrait de voir son Ludovico imiter servilement toujours les mêmes objets; il lui donnait perpétuellement d'autres occupations qui prenaient le temps destiné à ses tableaux. Sa mère s'aperçut bientôt que le petit commerce de son fils devenait chaque jour moins profitable. Loin de penser comme son époux, elle était au contraire convaincue que la persévérance dans une branche quelconque

de cet art conduisait bien plus sûrement à la perfection. Elle proposa donc que, pour être moins distrait et ne pas être renfermé trop long-temps, Ludovico dessinerait dans le cabinet du tailleur, et viendrait tous les jours faire une visite à son père, soit pour faire ses commissions, soit pour l'aider. En se privant de la société de son enfant, cette tendre mère perdait sa seule jouissance; mais elle lui épargnait de bien mauvais momens, et facilitait ses projets d'un travail utile.

L'emprisonnement était de toutes les peines la plus cruelle pour M. Lewis et celle qu'il supportait avec le moins de patience, par sa grande habitude de courir la campagne, d'étudier et d'admirer les productions de la nature et les scènes champêtres. Son imagination si vive, son esprit si ardent ne pouvaient se soumettre à l'esclavage ni

travailler entre quatre murs ; il gémissait continuellement de ne pouvoir respirer le plein air, qui aurait été pour lui un baume consolant et vivifiant. Sa santé déclinait peu à peu ; son tempérament s'altérait ; un poids terrible semblait l'oppresser ; et sa gaîté, qui s'était toujours soutenue au moins par momens, l'abandonna tout-à fait. Tantôt il tombait dans un tel abattement, dans de telles angoisses, qu'il excitait alors toute la compassion de la sensible Agnès ; d'autres fois il était de si mauvaise humeur, si fantasque, si irritable, qu'il était impossible à sa femme et à son fils de le contenter. Tels sont toujours les effets des peines sur un esprit qui n'est pas guidé par la raison, ou par la douce et sûre influence de la religion, quelles que soient d'ailleurs sa supériorité naturelle et ses connaissances acquises.

Madame Lewis desirait non-seulement de sauver à son pauvre enfant la vue continuelle du chagrin de son père, ou les effets de sa mauvaise humeur, mais elle redoutait aussi pour lui le système que son mari mettait sans cesse en avant sur l'avantage de la supériorité du génie, et le mépris qu'il exprimait pour les occupations communes de la vie, et tout ce qui n'annonçait pas un talent distingué. Agnès avait toutours tâché autant qu'il lui était possible de préserver son fils de l'orgueil, de la suffisance, du mépris des soins et des devoirs de la société, et de l'exaltation outrée sur tout ce qui tenait à l'esprit et au talent, qui avaient causé la ruine de son mari; et quoique sa situation actuelle pût offrir un puissant antidote contre sa doctrine, elle craignait qu'étant si jeune encore, Ludovico ne fût pas capable de réflexions

bien profondes. D'ailleurs, il chérissait et il admirait son père, qu'il était accoutumé à regarder comme un être supérieur; il ne croyait pas possible qu'il pût errer en quoi que ce fût; il n'attribuait sa détention qu'à des malheurs qui excitaient sa plus tendre pitié et augmentaient son amour filial. Il pouvait donc, en vivant toujours avec lui, être entraîné dans la même route. Le seul moyen de l'en préserver était de lui faire sentir la folie de la conduite de son père. Madame Lewis n'aurait jamais pu s'y résoudre; l'affection qu'elle conservait à son malheureux époux, le sentiment de ses devoirs et de ceux de son fils envers lui, la crainte d'affaiblir le moins du monde son amour et son respect filial, l'empêchèrent de se permettre même sur cet objet l'ombre d'une réflexion, excepté quand elle voyait un danger réel pour son fils, ce-

lui d'affaiblir les notions de vertu et de religion qu'elle s'était efforcée de lui donner. Elle crut donc diminuer au moins le mal qu'elle redoutait, en l'éloignant pendant plusieurs heures de la journée, sûre que ce temps serait bien employé. En effet, Ludovico abandonné presque toujours à lui-même, travailla sans relâche pour réparer sa perte, et quand il eut fini un bon nombre de petites images, il voulut aller les vendre dans les nombreux villages et fermes du district, ce qui lui fut très-salutaire par l'exercice qu'il était forcé de prendre. Les fermiers et les villageoises qui achetaient ses dessins lui donnaient fréquemment, ou quelques fruits ou une jatte d'excellent lait, qui le rafraîchissait et convenait mieux à sa santé que les viandes salées ou le morceau de pain et de fromage bien dur et bien indigeste, à quoi se rédui-

sait ordinairement sa nourriture. Son extrême desir de rendre la liberté à son père l'empêchait de se donner le temps de faire des repas réguliers et abondans, nécessaires à un jeune garçon qui grandit; mais Ludovico ne pensait jamais à lui-même, et cette ardeur de gagner de l'argent qui aurait pu le rendre dur et avare, était si loin de produire cet effet, qu'il n'en sentait que plus vivement les chagrins des autres en pensant aux siens; et plus d'une fois, au retour de ses excursions, son petit profit était partagé avec les pauvres qu'il rencontrait.

CHAPITRE VIII.

Entre les objets de la compassion de Ludovico était une vieille femme qui, ainsi que lui, tâchait de gagner sa pauvre vie en vendant des allumettes, des mèches de lampe, des petits papiers pliés et réunis où les jeunes filles mettent leur fil, et des étuis à plumes à écrire. En passant à côté d'elle il regarda ces papiers et lui demanda si elle les pliait ainsi elle-même.

« Hélas ! non, mon cher enfant, lui répondit-elle; je ne sais pas le faire, et c'est un grand malheur pour moi; car c'est l'article que je vends le mieux : je n'en ai plus que deux, et je ne sais où en retrouver. »

Ludovico en prit un et puis l'autre, et les examina pendant quelques mo-

mens. Tout en les regardant, ces paroles de l'Evangile lui revinrent dans l'esprit. « Je n'ai ni or ni argent ; mais ce que j'ai, je te le donne ». Ses yeux se remplirent de larmes en regardant les joues ridées et les cheveux blancs de cette pauvre vieille femme forcée par la misère d'aller ainsi de lieu en lieu pour un gain si modique, et comme il avait l'habitude de céder à sa sensibilité quand elle était excitée, il s'éloigna avec les petits étuis de papier avant qu'elle eût le temps de s'apercevoir qu'il avait mis trois sous dans le panier, ce qui était au-delà de la valeur de ce qu'il emportait.

« Que le bon Dieu te bénisse, mon brave enfant, s'écria la vieille femme en le suivant des yeux.

— Vous avez bien de la bonté de reste, dit une autre paysanne qui se trouva près d'elle, de bénir ce petit drôle

pour trois sous qu'il vous a donnés. Ne voyez-vous pas son intention ? Il a vendu toutes ses images, et il a acheté vos étuis de papier pour lui servir de modèles. Au premier marché vous verrez qu'il en vendra une quantité et vous plus un seul, parce que la jeunesse attire plus que la vieillesse : vous verrez cela, bonne femme.

— Eh bien ! à la bonne heure, dit-elle, il faut que chacun vive. »

Au marché suivant, Ludovico, ayant un paquet plié sous son bras et son carton d'images à la main, attendait silencieusement suivant sa coutume qu'on vînt en acheter. Comme il en avait beaucoup vendu dans les marchés précédens et qu'il en demandait à présent un prix plus élevé, le débit n'allait pas aussi vite. Un savetier s'approcha de lui, et lui proposa de lui peindre une petite enseigne pour

son échoppe. Il avait à peine conclu ce marché quand il vit à quelques pas de lui la vieille femme avec son panier devant elle. Il s'élança de son côté, ouvrit promptement son petit paquet, en tira neuf jolis étuis de papier pour le fil et les plumes, très-proprement faits, peints tout autour, et sans rien dire, il les posa dans le panier.

La bonne femme était enchantée. « Je te remercie, mon cher garçon, lui dit-elle; c'était ce qui me manquait, et je n'en ai jamais eu d'aussi jolis. Qu'est-ce que je te dois pour cela, mon gentil petit?

— Rien, rien du tout, dit Ludovico, j'ai eu tant de plaisir à faire cela pour vous; mon père en a eu aussi à me les voir faire, parce que c'était nouveau pour lui ». Et il se déroba à la surprise et aux remercîmens de la

pauvre femme, en se mêlant dans la foule.

En ce moment une vive altercation s'était élevée entre deux marchands de blé : l'un d'eux, avec le ton de la colère, répétait ces paroles :

« Cela est faux, de toute fausseté, je vous ai payé la seconde charge avec la première, comme votre reçu le prouvera.

—Je croirai le reçu quand je le verrai, répondit l'autre, mais pas auparavant. Les vingt-cinq pièces que j'ai reçues sont marquées dans mon livre sans être raturées, parce que j'attendais d'avoir touché les soixante-huit pour mettre tout en ordre.

— Vous devriez avoir honte, reprit le premier, toujours plus en colère, de ne pas mieux tenir vos livres; mais je vais vous convaincre, je vais vous le prouver, ajouta-t-il en tirant vi-

vement son porte-feuille de sa poche dont il tournait les feuillets avec une grande agitation. Au même instant le pauvre Ludovico, pressé par la foule, eut le malheur de pousser cet homme. La colère de celui-ci déjà excitée par la dispute, s'en augmenta; il donna un coup si violent à Ludovico, que dans ce mouvement tous les papiers contenus dans son porte-feuille qu'il tenait ouvert, tombèrent. Il devait faire de grands paiemens et il avait une quantité de billets de banque. Le sentiment de son imprudence calma sa violence; il ramassa tous ses papiers aussi bien qu'il put, chercha en vain le reçu qu'il prétendait posséder, et proposa à son antagoniste d'entrer avec lui dans un cabaret pour examiner avec plus de soin et de détail le contenu de son porte-feuille. Il s'en alla en disant: « Je crois que je

n'ai rien perdu ; mais j'ai été plus heureux que sage ».

Ludovico n'en pouvait pas dire autant ; il avait non-seulement reçu un coup qui lui faisait encore grand mal ; mais toutes ses peintures retenues ensemble par deux petits bâtons avaient été jetées par la force du coup sur le pavé boueux d'une rue du village, rendu plus humide encore par une pluie récente. Tout l'ouvrage d'une longue semaine fut perdu dans un moment. La pauvre vieille femme lui aida à les ramasser, voulut les essuyer ; mais le papier sali et mouillé ne se nettoie pas. Ludovico sachant que c'était inutile, les plia tous ensemble et voulait repartir, quand il vit à ses pieds encore un petit morceau de papier ; il n'eut aucun doute qu'il ne fût sorti du porte-feuille de l'homme en colère. Il le ramasse,

l'ouvre, et fut confirmé dans son idée en voyant que c'était un billet de banque de cinq guinées. Le matin avant de partir, il avait compté son petit trésor ; en y joignant ce qu'il espérait gagner ce jour-là, il montait à près de trois livres sterling. Il regardait attentivement le billet : Cinq guinées, pensait-il, trois que j'ai déjà ; cinq et trois font huit. Oh ! que ceci n'est-il à moi ! que je serais heureux, s'écria-t-il à haute voix !

« A toi ! mon doux petit ange, dit la vieille marchande ; bien sûrement il est à toi, et puisses-tu en trouver souvent de cette espèce !

— Non, ma bonne femme, il est à l'homme qui m'a frappé, lui dit Ludovico.

— Le vilain brutal, s'écria-t-elle ! Mais je ne pense point qu'il soit à lui ; il a dit en s'en allant qu'il avait tout re-

trouvé, et un homme aussi riche que lui compte cela pour rien. N'est-il pas cause aussi que ta marchandise est gâtée, pauvre petit, doux comme un agneau, qui souffre tout sans te plaindre? Garde-le, cher enfant; il est bien à toi; Dieu te l'a envoyé là sur ce pavé pour te récompenser d'avoir secouru une pauvre vieille femme, et au moment même où je le priais pour toi dans mon cœur, je puis bien te l'assurer. »

Cette logique était séduisante. Au premier moment Ludovico y céda; mais l'instant après un instinct naturel d'honnêteté lui fit penser qu'il devait au moins s'informer du nom de celui dont le porte-feuille s'était vidé dans la rue, persuadé d'ailleurs que comme cet homme paraissait être très-riche, si ce billet lui appartenait, il le lui donnerait peut-être en tout ou en partie.

Il se hâta donc d'aller à l'auberge où il l'avait vu entrer; mais ne sachant point son nom, ne pouvant pas même dépeindre sa figure qu'à peine il avait regardée, il ne put obtenir aucune attention, et fut à la fin renvoyé rudement comme un importun petit garçon. Comme il était sur le grand chemin, résolu d'aller d'abord à la prison raconter à sa mère toute cette affaire, il vit l'homme lui-même, qu'il reconnut à l'instant; il était à cheval et passa à côté de lui au grand galop. Ludovico l'appela de toutes ses forces en le conjurant de s'arrêter; mais ce monsieur reconnaissant à son tour le petit garçon qu'il avait frappé injustement, ne s'arrêta point; il jeta un schilling par terre en lui criant: « Prends cela, petit drôle et laisse-moi en repos; » et poursuivant sa course de toute la vitesse de son cheval, il fut bientôt hors de vue.

Plusieurs personnes qui revenaient aussi du marché en furent témoins, et demandèrent à Ludovico pourquoi il voulait arrêter ce monsieur. Sans le dire, il demanda vivement comment il se nommait; mais pas une âme ne le savait; tous s'accordèrent à dire qu'ils ne l'avaient jamais vu que ce jour-là, et qu'il ne fréquentait pas ce marché.

Ludovico alla d'abord dans son cabinet chez le tailleur poser son paquet de portraits gâtés, qui n'étaient plus dignes du carton sur lequel ils étaient collés, dont il voulait profiter pour d'autres. Il mit dans sa poche tout l'argent qu'il avait et le billet de banque de cinq guinées, et s'achemina vers la prison pour proposer à sa mère son cas de conscience, se rappelant tout ce que la femme lui avait dit sur son droit légitime à ces cinq guinées, qui

ne pouvaient pas avoir été perdues par l'homme en colère, puisqu'il l'avait vu depuis et qu'il l'avait appelé. Ce monsieur était entré au logis *pour examiner avec soin son porte-feuille*. Il était impossible qu'il ne se fût pas aperçu de cette perte; il s'en serait au moins informé à celui qui en avait été le témoin avant de lui donner un schilling, etc., etc.

Quand Ludovico arriva à la prison, il trouva son père assez malade. M. Lewis avait de la fièvre et un grand abattement; il était couché sur son lit, et sa petite sœur sur les genoux de sa mère. Elle leva la tête quand son frère entra, et dans son langage enfantin, lui demanda une pomme. Quoique Ludovico se refusât à lui-même tout ce qui n'était pas d'absolue nécessité, il ne revenait jamais sans apporter quelque chose à sa chère petite Constantine; mais les grands événemens

de cette journée lui avaient fait oublier sa sœur. Cette fois elle n'eut qu'un baiser bien tendre, et une promesse pour le lendemain, puis il alla auprès de son père.

« Je meurs de besoin d'air et d'exercice, dit M. Lewis faiblement à son fils, dont le cœur se serra avec un mélange de peine et de plaisir.

— Mais, mon père, dit-il, j'espère... je crois.... si ma mère pense que j'en ai le droit, je puis... oui, en vérité, cher papa, je crois que je puis dès aujourd'hui vous sortir de ce terrible lieu. »

Il raconta alors brièvement à son père tout ce que nous avons lu de sa transaction avec M. Bradley, de la vente de ses dessins, de ses succès, de l'argent qu'il avait amassé, malgré la perte qu'il avait soufferte, et enfin du billet de banque qu'il avait trouvé, et

de ses doutes et de son espoir; enfin tout ce qui s'était passé. Agnès lui avait défendu d'en parler à son père avant le moment heureux où il pourrait le délivrer; elle savait avec quelle promptitude M. Lewis saisissait une idée; elle n'avait pas voulu relever ses espérances. Ou il aurait attendu ce moment avec une impatience qui aurait découragé Ludovico, ou peut-être il se serait opposé à ce moyen de délivrance, et à ce que le fils d'un gentilhomme et d'un génie allât colporter son travail sur les marchés. Mais l'idée de retrouver sa liberté, et le jour même, fut en ce moment la seule qui frappa le malheureux prisonnier. Il reprit à l'instant une nouvelle existence; il se leva de sa couche ne se sentant plus aucun mal, et serrant son fils contre son cœur, il l'appela son libérateur, le sauveur de sa vie, son noble, son

généreux enfant, et versa des torrens de larmes. Ludovico, excessivement affecté, lui rendit avec ardeur ses caresses. Mais cependant cet évènement si long-temps desiré, pour lequel il avait prié Dieu si souvent et travaillé avec tant de zèle, ne lui donnait pas tout le bonheur qu'il en avait attendu : la joie excessive de son père dilatait aussi son cœur. Mais sa mère.... sa mère n'avait pas encore dit un mot : il la regardait et cherchait à lire dans ses yeux ce qu'elle pensait.

« Vous me regardez, mon cher enfant, lui dit-elle, et avec crainte à ce qu'il me paraît; pouvez-vous douter de mon approbation, de ma sincère joie. Croyez-moi, cher Ludovico, votre industrie, vos soins, votre persévérance, votre amour filial excitent mon admiration ; je bénis Dieu de vos vertus.... Mais je desire, je voudrais,

et je vois que vous le desirez aussi, découvrir le propriétaire de ce billet.

—Il faut employer tous les moyens, dit M. Lewis; je le desire autant que vous. Je vais copier le numéro du billet, désigner le lieu où on l'a trouvé, et le mettre sur les papiers. Si le propriétaire se trouve (ce dont je n'ai pas le plus léger espoir), nous le lui rendrons d'abord.

— Mais comment pourrons-nous le lui rendre, dit madame Lewis, si nous l'employons à payer M. Bradley?

— Chère Agnès, comment pouvez-vous élever une objection si cruelle? Comment, vous qui êtes si bonne, vous qui m'aimez, pouvez-vous supporter de voir ma vie se consumer dans une captivité qui détruit mes forces physiques et morales, anéantit et ma santé et mon énergie, énerve toutes les facultés dont j'ose dire que je suis doué,

et qui pourraient soutenir ma famille? Vous savez que je ne puis pas peindre ici : comment le pourrais-je, quand je ne vois autour de moi que de tristes murs enfumés, quand mon âme entière est enchaînée par d'amers et d'inutiles regrets? Mais que je retrouve la liberté et la belle nature, et vous verrez de quoi je suis capable. »

Agnès réfléchit un moment, puis se levant, elle dit qu'elle voulait aller immédiatement parler à M. Bradley, et le sommer de tenir la promesse qu'il avait faite à Ludovico, d'accepter la moitié du paiement de sa dette, et de libérer son mari; mais elle ajouta en se tournant vers son fils « Votre père ne pourra peut-être pas travailler de long-temps, affaibli comme il l'est par sa longue détention. Vous et moi, mon cher enfant, nous ferons d'abord tout ce qu'il nous sera possible pour gagner

cette somme de cinq guinées, et satisfaire à la juste réclamation de ceux qui viendraient nous la demander. Notre plus grand bonheur dans ce monde ne doit pas être acheté aux dépens de notre intégrité. » Elle lui remit le soin de sa petite, et sortit.

Le tailleur n'avait pas un mauvais caractère; ce n'était pas même un homme insensible; il consentit avec joie à délivrer M. Lewis pour l'acquit de la moitié de la dette, et à recevoir peu à peu l'autre moitié. Il dit à madame Lewis qu'il ne l'aurait pas même laissé en prison si long-temps, s'il n'avait pas cru par là rendre un service réel à elle, à son fils, et à M. Lewis lui-même, qui passait pour être un paresseux, un dissipateur, à qui cette punition pouvait être utile en le faisant réfléchir sur ses torts. On se trompait sur le caractère du pauvre

Lewis en l'accusant de paresse; il n'était vraiment enclin à aucun vice, et pouvait même passer pour laborieux; dans ce qu'il entreprenait il ne manquait que de persévérance. Mais M. Bradley ne se trompait pas en regardant la prison comme une cure salutaire; ce qu'il y avait souffert eut pour un temps le bon effet de tourner son esprit vers la nécessité de rendre son talent profitable. Cela lui était facile avec sa réputation déjà faite de bon peintre de paysages. Les tableaux qu'il avait achevés dans les commencemens de sa détention, car durant tout ce temps il n'avait rien pu faire de nouveau, avaient servi au paiement d'une vieille dette, et ne furent d'aucun usage à l'entretien de sa famille, qu'il dut entièrement à l'industrie et au travail de sa femme. Depuis qu'elle avait su que Ludovico travaillait pour

faire sortir son père, elle s'était interdite de toucher à son gain; mais quoiqu'elle eût à nourrir et soigner un enfant qui avait fait ses premiers pas et dit ses premières paroles dans ce triste séjour, Agnès, en ne perdant pas un instant et prenant sur son sommeil, avait trouvé moyen de pourvoir à leur subsistance; et par sa diligence, sa patience, sa résignation parfaite et son inaltérable douceur, elle avait aussi adouci les peines de son mari, et calmé souvent sa détresse. Elle avait même eu le bonheur de le conduire par ses discours et l'exemple de ses vertus, à la source d'où découlent toutes consolations, et de lui inspirer plus de foi et plus de religion.

Ils prirent le logement le moins cher qu'ils purent se procurer, et se mirent tous à l'ouvrage, non-seulement pour gagner leur vie, mais plus

encore pour acquitter le billet trouvé si on venait le leur demander. Dès les premiers jours madame Lewis avait mis un avertissement dans les papiers, ce qui avait déjà soulagé sa conscience ainsi que celle de Ludovico, qui travaillait sans cesse et tremblait qu'on ne vînt avant que la somme fût amassée. M. Lewis peignait aussi, mais sans courage; sa santé était trop affaiblie, et la saison étant mauvaise, il ne pouvait étudier d'après nature. Ses ouvrages d'ailleurs, par leur perfection même, n'avaient pas un débit aussi prompt et aussi assuré que ceux de Ludovico. Ce dernier prépara le nombre accoutumé de ses petites peintures, et voulut tirer parti du carton de celles qui avaient été gâtées. Il alla les reprendre dans le cabinet du tailleur où elles étaient restées. Il défit le paquet; et en les examinant il trouva un

morceau de papier que l'eau et la boue y avaient attaché, et qui lui parut d'abord être un billet de banque semblable au premier. Nonobstant les heureux effets qu'avait produits sa première trouvaille, elle avait laissé sur son cœur un poids inconnu jusqu'alors, et il éprouvait même une sorte de répugnance à toucher ce nouveau billet. Sa mère travaillait près de lui; il lui tendit en silence le portrait auquel ce papier tenait encore. Agnès le détacha doucement, et trouva que c'était un reçu de soixante-huit pièces, spécifié en deux billets, de Timothée Jackson à John Higgins; il était daté de Thorp-Ferme, 26 décembre, pour achat de blé, etc., etc.

« Tout, tout est expliqué, tout est clair à présent, s'écria Ludovico! Ce pauvre M. Higgins avait bien raison d'être en colère quand on lui niait ses

paiemens; c'est en vérité trop dur pour lui de perdre à la fois son argent et son reçu. Mais où est ce Thorp-Ferme ?

— Je ne puis répondre à cela, dit madame Lewis; il faut mettre un autre article sur les papiers; il y a plusieurs endroits de ce nom. » Ludovico pâlit. « Hélas ! bonne-mère, dit-il, nous ne pouvons pas encore mettre cet avis; vous savez que nous n'avons pas l'argent suffisant pour rembourser le billet. » En disant cela il s'assit avec un tel air de mortification et de honte, que sa mère en eut le cœur déchiré. Elle tâcha de le consoler en lui disant qu'il se passerait quelques jours avant qu'elle pût mettre cet avis, et quelques jours encore avant qu'on en fît usage; que pendant ce temps-là il pouvait leur arriver quelque chose d'heureux. « Vous savez, mon cher enfant, ajouta-t-elle, ce que je vous ai dit plusieurs fois, et que votre

expérience doit déjà vous avoir appris ; c'est que le désespoir sur les inconvéniens passagers de cette vie est non-seulement un péché, puisque c'est une défiance envers la bonté divine, mais aussi c'est une folie, parce que le désespoir nous ôte les moyens que Dieu nous laisse pour adoucir ou réparer le mal. Pendant que vous vous chagrinez ainsi, vous auriez peut-être gagné un demi-schilling.

— Mais, chère mère, qu'est-ce qu'un demi-schilling, un schilling même en comparaison de cinq guinées que nous devons ?

— C'est toujours le commencement, et quelque peu que cela paraisse d'abord, ne comptez-vous pas pour beaucoup le sentiment d'avoir fait ce que vous pouviez ? Rappelez-vous combien le témoignage de votre consience vous a rendu heureux pendant ces derniers

six mois. Ne pensez-vous pas que lorsque M. Higgins apprendra combien vous avez travaillé assiduement, il vous en estimera davantage, et prendra patience et confiance? Croyez-moi, mon fils, l'avantage d'un bon caractère et d'une conscience pure et nette, est le premier de tous, et vous en procurera beaucoup d'autres. »

Ainsi encouragé, le sensible et bon enfant reprit ses crayons et ses pinceaux, et ne se plaignit plus.

CHAPITRE IX.

Quand Ludovico, avec sa nouvelle pacotille d'images peintes, arriva sur la place du marché, il trouva la vieille femme qui guettait son arrivée. Elle lui dit qu'elle avait vendu ses jolis étuis de papier dans le voisinage de Pudney, et presque tous à des frères Moraves qui y avaient leur établissement; qu'elle avait été à leur grande école à Fullneak, et qu'elle avait dit à l'un des maîtres que ces étuis avaient été faits par un charmant petit garçon qui dessinait aussi la Sainte-Vierge et l'enfant Jésus, et beaucoup d'autres choses. « Je lui ai raconté, mon doux petit ange, ajouta-t-elle, que vous m'aviez donné ces étuis pour rien (ce dont Dieu vous bénisse); il m'a répondu : Si ce petit Lu-

dovico veut m'apporter ici ses peintures, il en vendra un bon nombre aux écoliers, qui reviennent à présent, précisément, de leurs vacances; ils ne peuvent pas mieux dépenser l'argent que leurs parens leur ont donné, qu'en encourageant un enfant si ingénieux, si industrieux et si charitable. »

Comme plusieurs personnes avaient été témoins au marché précédent du malheur du pauvre petit marchand de peintures, lorsqu'il avait laissé tomber sa marchandise dans la boue, elles ne furent que plus disposées à l'en dédommager. Toute sa cargaison fut bientôt vendue; il rapporta à sa mère une demi-guinée, qui vint fort à propos pour payer leur logement.. Il lui raconta ce que lui avait dit la bonne femme, et proposa d'aller à Fullneak avec beaucoup de petites peintures variées, calculées pour les goûts et la bourse des

jeunes acheteurs. Constantine, qui déjà marchait seule, lui fournissait à chaque instant de nouveaux modèles des jeux et des attitudes gracieuses de la première enfance. Madame Lewis ne fit d'autre objection que la longueur du chemin (il y avait près de sept milles). Cependant, comme on était aux plus longs jours et que la santé de Ludovico se fortifiait à vue d'œil, elle donna son consentement. Celui-ci sortit tout joyeux pour aller acheter du papier et du carton, résolu de se mettre à l'ouvrage dès l'aube du jour suivant, et de faire dans la soirée quelques nouveaux étuis pour sa vieille amie.

Comme il sortait de la boutique du marchand de papier, quelqu'un le frappa rudement sur l'épaule; il se retourne et voit avec surprise son ancien ami le colporteur. « Vous voilà bien étonné,

dit-il à Ludovico, qui ouvrait de grands yeux ; vous avez cru que je ne reviendrais plus, n'est-ce pas ? Vous pensiez que j'étais un coquin, un voleur.

— J'étais du moins bien surpris et bien fâché que vous eussiez emporté mes peintures : qu'en avez-vous fait ?

— Toutes vendues, mon enfant, et depuis long-temps. Venez, faisons notre compte ici sur ce banc. Voilà vingt-six schillings qui vous reviennent, mon petit ami, et vous m'en ferez vite une autre pacotille cette semaine. Je vais bientôt faire un autre long voyage, et je vous en tiendrai compte aussi fidèlement que cette fois.

— Je dessine mieux que je ne faisais, dit Ludovico, et je ne puis plus les laisser à aussi bon marché.

— Eh bien, dit le colporteur, je vous donnerai une guinée et demie pour douze portraits ; mais mettez-vous-y

tout de suite : je vous paierai cette fois en les recevant. »

Ludovico revint à la maison bien vite. Son cœur était si léger et si content en racontant à sa mère le retour du colporteur, en lui remettant les vingt-six schillings, et en lui donnant l'espoir qu'il pourrait gagner encore une guinée et demie ! Il ne se sentait pas de joie, et après un doux et bon sommeil, il se leva dès qu'il fit assez de jour pour travailler. Dès que sa mère l'entendit, elle se leva aussi et vint lui aider, trouvant que son ouvrage était vraiment très-profitable. Considérant combien peu de temps il avait, elle lui dit qu'il ne fallait pas songer à son voyage de Fullneak, ni à rien faire dans ce but avant d'avoir rempli sa promesse vis-à-vis du colporteur. Ludovico obéit, mais avec un peu de peine. Son cœur et ses pensées étaient dans

l'école des petits Moraves ; il aurait voulu réserver tout ce qu'il faisait de plus joli pour ces enfans qu'il s'impatientait de voir. Il était intarissable dans ses questions à sa mère sur les règles et le but de cette institution, et chaque réponse augmentait son admiration, sa curiosité et son impatience de visiter cet établissement. Mais Agnès tint ferme, et il ne fit rien pour l'école, qu'après avoir porté au colporteur ses douze portraits. Il reçut la guinée et demie, et fut bien joyeux en la mettant dans la tasse où sa mère gardait son trésor. Quoiqu'elle eût payé son loyer et qu'il eût acheté beaucoup de papier, il y avait près de la moitié des cinq guinées qu'il leur fallait pour remplacer le billet de banque. On mit alors sur les papiers un second avertissement. Il revint travailler pour ceux qu'il appelait déjà ses petits amis ;

son cœur guidait ses pinceaux ; il travaillait avec plaisir, et il eut bientôt fabriqué un bon nombre de petites Constantines, jouant avec le chat, avec le chien, avec la poupée, ou sur les genoux de sa maman, etc., etc. Quand ces dessins furent prêts et fixés entre deux petits bâtons, il embrassa ses parens et se mit en chemin pour sa destination. Suivant pas à pas la voiture publique, Ludovico arriva à Fullneak dans l'après-dîner. Comme tout était tranquille, il se promena autour de la place sans être remarqué, jusqu'à ce qu'il se trouvât en face d'une longue rangée de bâtimens, sur une terrasse d'où l'œil plongeait dans une belle vallée arrosée par un ruisseau sinueux. Au travers de plusieurs petits bois taillis, ses regards se portaient sur la colline opposée, dont la pente douce et cultivée avec soin était couronnée par

un charmant village ; sa modeste église à l'un des bouts, et à l'autre un antique château. La scène entière était à l'unisson avec les idées d'une vie pastorale et rurale, éloignée du tumulte, de la dissipation, du mélange de splendeur et de pauvreté qui frappe toujours dans les grandes villes, et surtout dans celles de manufactures. La description que la mère de Ludovico lui avait faite de cette société religieuse, de cette retraite tranquille et occupée, de la simplicité, de l'innocence de ses habitans, lui rendait leur demeure doublement intéressante. Il regardait autour de lui avec une émotion dont il ne pouvait se rendre compte ; son cœur volait au-devant de ceux qu'il allait voir. Une larme s'échappa de ses yeux, et joignant les mains, il s'écria : « Oh! heureux, heureux séjour ! » Sa rêverie avait continué pendant quelque temps,

quand un bourdonnement de plaisir, également éloigné de la clameur d'une joie véhémente et de sensations contraintes, frappa ses oreilles. En un instant la terrasse fut couverte de petits garçons de différens âges qui venaient jouer à l'heure de la récréation. Quelques-uns étaient de Léeds et le connaissaient, soit de vue, soit pour en avoir entendu parler. Ils s'approchèrent de lui avec l'air d'une obligeante curiosité, et un petit drôle, qui, quoique très-jeune, se regardait comme un des anciens, parce qu'il était au séminaire dès le berceau, se crut en droit de lui faire les honneurs de la place; il s'avança et prit sa main. Il y avait quelque chose dans l'âge de cet enfant, dans son regard, dans son sourire, qui rappela à Ludovico son frère Raphaël. Depuis la mort de ce dernier, il avait vu beaucoup de monde, conversé avec

bien des étrangers ; mais il n'avait pas senti le serrement amical de la main d'un jeune garçon, depuis que son pauvre frère, peu d'heures avant d'expirer, avait tâché de presser faiblement la sienne. Ce léger incident réveilla toute sa sensibilité, tous ses regrets. Il regarda l'enfant avec une tendresse inexprimable, et fondit en larmes.

« Pourquoi pleurez-vous ainsi, mon petit ami ? dit un des maîtres qui arrivait de la maison ; on ne vous a point fait de mal, j'espère.

—Oh ! non, non, non ! » Ce mot fut répété d'abord par Ludovico, et ensuite par la foule dont il était entouré. On fit place au maître pour qu'il pût s'approcher de Ludovico. Tous avaient l'air charmé de l'arrivée de l'instituteur ; ils se pressaient autour de lui pendant qu'il parlait au jeune étranger.

« Dites-moi donc ce que vous avez et pourquoi ces larmes, répéta-t-il en prenant sa main avec amitié.

— J'avais... j'avais un frère, dit Ludovico en sanglotant, et ce petit monsieur !... il a l'air bon comme lui; il ressemble à mon cher Raphaël qui est mort.

— Mon cher enfant, dit le maître, nous sommes tous frères ici, et nous participons à votre perte et à votre chagrin; mais nous voulons essayer de vous consoler. Votre frère est allé quelque temps avant vous dans un meilleur monde que celui-ci, où toutes les larmes sont pour jamais essuyées, et vous irez aussi un jour partager son bonheur et sa gloire, s'il vous souvient de votre créateur dans les jours de votre jeunesse; et je crois, j'espère, que vous le ferez, mon cher enfant. »

Le ton humain et doux avec lequel

ces paroles étaient prononcées flatta l'aimable enfant. Sans pouvoir s'en empêcher, il jeta ses bras autour du cou de son consolateur, et cachant son visage contre son sein, il pleura encore, mais sans amertume, pendant que, dans un tendre et respectueux silence, les enfans se donnaient l'un à l'autre des signes de compassion en voyant ce petit garçon si affligé, si sensible et ayant l'air si pauvre.

Quand Ludovico fut un peu remis, M. Sleinhover (c'était le nom du maître) le conduisit à la maison, lui fit donner du pain et du beurre, examina ses petits portraits, et en loua l'exécution. Ainsi encouragé il reprit son assurance, et dit au maître qu'il était venu dans l'espoir qu'on lui avait donné que les jeunes messieurs en achèteraient quelques-uns.

« Je n'en doute nullement, répondit

le maître ; mais comme je m'aperçois que vous êtes un bon et modeste petit garçon, et qu'il est très-possible que nos écoliers, même par intérêt, vous tourmentent de questions, que d'ailleurs vous devez être fatigué, je vais vous donner quelqu'un qui les leur vendra pour vous pendant que vous vous reposerez ici en mangeant votre goûter. » En disant cela, il regarda en dehors de la fenêtre, et appelant un jeune garçon plus grand que les autres, qui était près de là : « Higgins, lui dit-il, mon bon ami, prenez ces images, allez sur la terrasse et vous les vendrez à tous les enfans qui voudront en acheter ; je les trouve très-jolies et elles valent un demi-schilling (ou six sous) pièce ».

Un instant après un bruit de joie universel se fit entendre ; les voix enfantines criaient de plaisir et d'admi-

ration, quelques-unes de regret de ne point avoir de ces dessins; car il n'y en avait pas pour tous, et malgré cela il n'y eut pas un mot de dispute. Ceux qui en avaient les laissaient voir à ceux qui n'en avaient point, et tout fut vendu à l'instant. Alors le maître voyant dans les yeux expressifs de Ludovico un vif desir d'aller joindre ces enfans, l'envoya sur la terrasse, où il fut reçu avec des acclamations de joie. Dans le moment ses mains furent pleines de demi-schillings, qu'Higgins lui remit en regrettant de n'avoir point gardé de petit tableau pour lui-même : il aurait voulu, disait-il, en envoyer un à son père à Thorp-Ferme.

« *Higgins, Thorpe-Ferme!* » se disait Ludovico à lui-même. Le premier nom l'avait déjà frappé, le second confirma ses doutes. Il arrêta le grand garçon, et lui demanda si son père

fréquentait les marchés autour de Leeds.

— Rarement, très-rarement, répondit celui-ci. Nous demeurons à Rotheram. Il m'amena ici il n'y a pas long-temps, et il s'arrêta dans un marché à Wakefield où il avait à faire; mais il n'y eut que du malheur : d'abord ce fut une dispute avec un coquin de marchand de blé, et puis il perdit un billet de banque.

— Je l'ai trouvé, je l'ai trouvé! s'écria Ludovico en joignant les mains; j'ai trouvé aussi son reçu; et ma mère dit que c'est bien ce qu'il y a de mieux. Je l'ai fait annoncer hier par les papiers publics pour la seconde fois. Vous pourrez le voir, si vous voulez venir jusque chez nous, monsieur Higgins. Je vous donnerai aussi le reçu, et aussi le.... non pas le billet de banque, mais presque tout l'argent qu'il valait, cinq guinées,

n'est-ce pas ? Quand j'y joindrai ceci, en montrant l'argent qu'il venait de recevoir, il n'en manquera pas beaucoup. Tenez, j'ai là trente-six schillings; prenez-les toujours à compte. Je travaillerai vite pour le reste, et je vous l'apporterai ici.

— Mais pourquoi n'avez-vous pas gardé le billet de banque en nature ? » demanda le maître avec une nuance de sévérité.

Ludovico rougit, trembla, et après beaucoup d'hésitation, il dit : « Mon père était en prison pour une dette ; il allait mourir faute d'air et d'exercice. Monsieur, j'ai bien travaillé depuis ; il ne manque plus que.... que peu de chose....

— Je n'ai aucun doute sur votre honnête intention, mon enfant. Mais que la peine que vous ressentez en ce moment, et que je n'avais aucune idée

de vous infliger, vous rappelle aussi long-temps que vous vivrez de ne jamais faire le mal dans l'espoir que le bien arrivera. Vous pouviez mourir et votre père aussi avant d'avoir remplacé cet argent, et il aurait été perdu pour son propriétaire. Quoique je vous dise cela, je suis si convaincu que c'est seulement votre affection filiale et peut-être votre obéissance qui vous ont détourné du droit chemin, que je consens volontiers, pour vous mettre à l'aise, de compléter vos cinq guinées pour mon ami M. Higgins. Vous donnerez ce que vous venez de gagner, et moi le reste. Je suis persuadé que vous me rembourserez jusqu'à la moindre obole. C'est à présent une dette volontaire de mon côté; et vous devez être tranquille ».

Ludovico le remercia de sa remontrance et de son offre avec un ton et

un regard qui exprimaient mieux que ses paroles sa reconnaissance. Mais le jeune Higgins refusa absolument de se charger de cette affaire autrement que pour l'écrire à son père qu'il attendait bientôt. Ludovico pouvait mettre sa lettre à la poste de Leeds. Celui-ci fut heureux de cet arrangement ; il espérait, avec l'aide de sa mère, racheter le billet de banque avant même que le réclamant arrivât. Il se sépara de ses nouveaux amis avec affection. Mais, hélas ! avant qu'il fût à la maison, soit que la course eût été trop forte pour son âge, soit qu'il eût trop travaillé, ou par quelque autre cause, il fut saisi d'un très-grand mal de tête. Une soif insupportable annonçait l'ardeur de la fièvre. Ce fut avec beaucoup de peine qu'il acheva sa route, se sentant plus mal à chaque pas. A peine eut-il embrassé ses parens et déposé son argent

dans la tasse, qu'il tomba sur le parquet sans connaissance. Son père, dans le délire du désespoir, et sa mère, tâchant en vain d'être calme et sentant son cœur prêt à se rompre, le relevèrent et le placèrent sur son lit.

CHAPITRE X.

Pendant quelques jours Ludovico fut si mal, que tout travail quelconque de sa part ou de celle de ses parens fut suspendu. Dans ses rêveries, dans son sommeil, et même lors qu'il ne dormait ni ne rêvait, il n'avait d'autre idée que celle du billet de banque et de l'arrivée de M. Higgins, qui ne trouverait pas le montant de son billet. Sa guérison en fut retardée ; mais enfin sa jeunesse et les soins et les prières ardentes de sa mère l'emportèrent. Il entra en convalescence. Passionné pour le plein air et la belle nature comme son père, dès qu'il put marcher, il pria celui-ci de venir se promener avec lui. M. Lewis lui fit faire un petit tour hors de la ville. Au retour, étant près de la mai-

son, M. Lewis se rappela que la personne qui faisait les châssis et les cadres de ses tableaux, et pour qui il peignait actuellement, l'avait fait demander pendant que Ludovico était si mal. Il n'avait pu y aller, et curieux de savoir ce qu'on lui voulait, il dit à son fils de rentrer sans lui, qu'il allait bientôt revenir. Au moment où il venait de le laisser, deux dames passèrent. L'une d'elles, après avoir jeté sur Ludovico un regard attentif, s'avança et lui dit: « N'êtes-vous pas ce petit garçon qui vend des images et dont le père était en prison il y a quelque temps » ?

Il eut d'abord l'idée que ce ne pouvait être que madame Higgins qui venait de la part de son mari réclamer son argent. Son visage pâle devint cramoisi; mais il répondit promptement: « Oui, madame, je suis Ludovico Lewis; mon père est à présent en liberté.

— Vraiment, j'en suis bien aise. J'ai à lui parler ; je ne pouvais découvrir où vous logiez : menez-moi chez vos parens ».

Surpris, mais un peu rassuré, il fit entrer les dames dans la maison et dans l'appartement qu'ils y occupaient. Quoique de très-peu d'apparence, Agnès le tenait toujours très-propre, et si rangé qu'il ne craignit pas de les y introduire. Sa mère, qui attendait à la fenêtre le retour de son cher petit convalescent, les vit entrer et alla au-devant d'eux, tremblant comme son fils que ce ne fût madame Higgins. A peine étaient-elles entrées que M. Lewis revint. Quoiqu'il fût mal mis, sa manière de se présenter et de parler annonçaient si bien sa condition, il avait encore l'air si noble et si bien élevé, que la dame qui avait parlé à Ludovico n'eut aucun doute que ce ne fût bien M. Alfred

Lewis. Elle le salua poliment, l'invita à s'asseoir à côté d'elle, et lui dit :

« M. Lewis, votre petit garçon a été le moyen dont la Providence s'est servi pour vous donner en moi une amie sincère et zélée. Je lui suis encore inconnue, et depuis long-temps il m'intéresse. J'ai vu ses dessins ; ils annoncent un talent rare à cet âge. J'ai pris des informations sur lui, sur ses parens, et j'ai appris avec plaisir avec quelle perfection vous professez un art que j'aime par-dessus tous les autres ; et je puis en juger, dit-elle en dirigeant ses regards sur le chevalet, où il y avait un très-beau paysage fort avancé. Je l'admirerai à loisir ; mais j'en vois déjà assez pour me féliciter de vous avoir procuré la place de maître de dessin du grand pensionnat de miss Wilson, à Chapel-Town. Vous serez tenu d'y passer deux jours

par semaine ; le reste de votre temps sera à votre disposition. Vu la grande quantité d'écoliers, les honoraires pourraient aller au-delà de deux cents livres sterling par année. Mais, pour vous sauver tout risque, miss Wilson s'engage à vous payer cette somme. Vous recevrez cinquante livres par quartier. Elle connaît vos talens, et demande seulement de la régularité. »

Agnès, au comble de la joie, leva les yeux au ciel pour le remercier de ce bonheur inattendu. Mais à l'instant se rappelant quel mépris son mari avait pour la pratique de l'enseignement, la crainte qu'il ne refusât s'empara d'elle au point qu'elle se sentit prête à s'évanouir. Ayant veillé son fils pendant plusieurs nuits et souffert toutes les angoisses d'une mère qui tremble de perdre un tel enfant, elle n'était pas assez forte pour supporter même une

légère émotion. Ludovico la voyant pâlir et ses yeux se fermer, cria que sa mère se trouvait mal. M. Lewis la regarde aussi, se lève avec effroi, s'approche de sa femme, la soutient dans ses bras. Ludovico aussi pâle, aussi faible que sa mère, ne peut pas lui aider. M. Lewis voit ces deux êtres chéris, ses anges tutélaires près de succomber sous le poids du malheur et de la misère. Agnès cherche à se ranimer, et pressant ses lèvres pâles sur la joue de son Alfred, elle prononce tout bas : « Accepte au nom du ciel et de nos enfans. » Il comprit alors ce qui avait saisi Agnès. Il lui serra la main tendrement, et se tournant vers l'étrangère, il répondit avec l'expression de la plus vive reconnaissance qu'il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour répondre à ses recommandations. Agnès l'entendit, et son cœur se

dilata. Ses joues et ses lèvres reprirent une douce teinte. Elle put respirer et s'élever en actions de grâces intérieures vers ce Dieu tout bon qui la tirait de sa détresse, assurait à sa famille une honnête subsistance, et avait enfin touché le cœur de son mari.

Quand les dames furent parties, il y eut une grande consultation sur cet important objet. M. Lewis devait être présenté à Chapel-Town le lundi suivant. Il fallait qu'il fût habillé proprement de la tête aux pieds, et il n'avait pas un bon habit. Sa femme lui dit qu'elle ne doutait pas que M. Bradley ne lui fît crédit quand il connaîtrait ses appointemens.

« Je ne veux plus me servir de ce coquin, dit M. Lewis avec colère. Il enfle son mémoire du double, et me retient six mois en prison. Je ne veux lui avoir aucune obligation. »

Agnès soupira : « Il vous a délivré, mon cher, pour la moitié de la dette.

— Et n'a fait que son devoir. Je ne veux plus en entendre parler, vous dis-je. » Puis après une pause il ajouta en souriant : « j'emprunterai le trésor de mon petit Ludovico. Ce M. Higgins ne me semble pas très-pressé de son argent ; qu'en dis-tu, mon garçon ?

— Mon papa, dit Ludovico avec sentiment et fermeté, tout ce que je posséderai vous appartient ; je travaillerai pour vous jour et nuit ; mais je ne puis vous donner mon argent, je veux dire cet argent.... je ne puis pas le donner, parce que.... parce qu'il n'est pas à moi.

— Cet enfant est fou, dit son père avec colère. » Mais un regard jeté sur son Agnès, qui n'était pas encore bien remise et recommençait à trembler, le

calma subitement, ou plutôt il fit un effort sur lui-même. Il attira doucement l'enfant à lui, serra ses deux mains dans les siennes, et avec un ton mêlé de tendresse et d'autorité il raisonna avec lui.

« Mon cher, lui dit-il, vous êtes d'âge à comprendre ce que je vais vous dire : ainsi écoutez-moi avec attention. Vous savez qu'il faut que je paraisse à la pension de miss Wilson proprement habillé, ou bien elle ne m'emploierait pas. Si elle m'emploie elle me paiera ; et moi immédiatement je remettrai et completterai l'argent du billet, et j'aurai en outre un grand bénéfice, avec si peu de risque, que ce serait vraiment un péché dans ma situation que de ne pas me l'assurer par tous les moyens honnêtes. Ne le voyez-vous pas ainsi, mon fils ? pensez-y bien. »

Après un moment de silence Ludovico répondit :

« Je vois qu'il faut que vous soyez habillé proprement, papa, et je sais que vous n'avez point d'argent et qu'il vous en viendra ensuite, au moins je l'espère. Mais je vois aussi que nous n'avons pas le droit de prendre celui de M. Higgins, de peur de ne pouvoir jamais le payer, parce que vous pouvez mourir et que je puis mourir aussi cette nuit même ; nous pouvons tous mourir. Ne soyez pas fâché contre moi, cher papa ; mais je ne puis, non, en vérité, je ne puis pas vous le donner. J'ai dit à son fils et à M. l'instituteur de Fulneak que j'avais presque tout l'argent qui lui revient. Ils me croiraient un menteur ; et M. Higgins.... Non, non, papa, je ne puis vous le donner ; et si vous le prenez, mon cœur se bri-

sera de chagrin, et celui de maman aussi.

—Je ne le prendrai pas pour le monde entier, s'écria vivement M. Lewis! Vous ne me connaissez-pas, mon enfant. Mon honneur est tout aussi rigide que celui de votre mère. Je voulais convaincre votre raison d'un expédient innocent, et non vous persuader de faire une action immorale. Mais j'ai fini : ou vous n'avez pas assez de bon sens pour être convaincu, ou vous êtes encouragé dans la dureté et la désobéissance. » En disant cela M. Lewis prit son chapeau, l'enfonça avec colère, et sortit de la maison.

Agnès trembla que cette colère ne le portât à refuser la place qui lui était promise. Elle l'avait vu souvent abandonner ses projets quand il était contrarié, et craignait qu'il ne fût pas devenu plus sage par ses souffrances.

Elle réfléchit à ce qu'il y avait de mieux à faire. Après quelques minutes, elle se leva, prit son Ludovico par la main, et alla chez un mercier du voisinage, chez qui elle prenait tout ce dont elle avait besoin, et qu'elle connaissait pour un homme sage et honnête. Elle lui raconta franchement le cas dans lequel elle se trouvait. Il l'écouta avec grande attention, puis il lui dit d'être tranquille, d'acheter ce qu'il fallait pour mettre son mari en état de paraître honnêtement, et qu'il lui en ferait volontiers l'avance. Agnès détestait de faire des dettes; mais cette fois c'était une nécessité qui la conduisait à n'en plus avoir. Elle remercia son voisin, et rentra chez elle plus tranquille sur cet objet, mais inquiète de l'absence de son mari, qui n'était point revenu.

Plusieurs heures s'écoulèrent encore

dans cette anxiété. Enfin il parut; et si son retour calma les craintes d'Agnès, il ne diminua pas sa tristesse. M. Lewis n'avait jamais eu de goût pour le vin; et cette fois Agnès s'aperçut visiblement qu'il avait eu recours à ce moyen de se distraire, et qu'il n'était plus à lui-même. Elle en fut affectée comme d'un nouveau malheur; et cette soirée, qu'elle avait espéré être si heureuse, fut, ainsi que l'avaient été tous ses songes de bonheur, enveloppée de sombres nuages et de vains regrets.

Le matin suivant M. Lewis était assis à son chevalet le cœur malade, la tête pesante, honteux de son ivresse de la veille, incapable de travailler et ne voulant pas se plaindre; lorsque la famille entendit frapper un coup à la porte, suivi de l'entrée de M. Higgins, qui s'adressa immédiatement à Ludo-

vico. « Eh ! bien, mon honnête petit garçon, lui dit-il, j'apprends que vous êtes capable de faire le bien pour le mal, en me rendant le billet de banque et le reçu que j'ai perdus, comme un fou que j'étais de me mettre ainsi en fureur, et de frapper un innocent enfant ! Mais chaque homme est fou quand il se laisse aller à ses passions ; n'est-ce pas vrai cela? » dit-il en s'adressant à M. Lewis, comme pour lui demander son approbation. M. Lewis eut l'air d'en convenir, mais seulement par un signe de tête. Agnès eut peine à retenir un soupir.

« Terminons notre affaire, mon petit ami, dit M. Higgins en tirant un écritoire de poche et s'asséyant devant une table. Vous avez payé douze schillings pour les avertissemens. Je veux, mon enfant, vous donner une guinée de récompense pour le billet de cinq

guinées : ainsi vous m'en donnerez trois et douze schillings, et nous serons en règle. »

M. Lewis, extrêmement agité, se leva, ouvrit la fenêtre, eut l'air de regarder dans la rue, et de ne point vouloir se mêler de ce qui se traitait.

Ludovico courut à l'armoire où était la tasse au trésor; il vint la vider sur la table. Mais il eut beau compter et son argent et sa monnaie avec l'aide de M. Higgins, ils ne trouvèrent que trois guinées, neuf schillings et quelques sous. Il allait demander le reste à sa mère; mais il savait qu'elle n'avait plus rien. Son mari en sortant la veille avait sur lui le peu d'argent qu'ils possédaient, qui aurait pu et au-delà compléter la somme. Sûre qu'il l'avait dépensé, elle ne voulut pas le blesser et l'affliger par une question inutile. Elle ouvrit un tiroir, prit une belle paire de

gants qu'elle avait finie depuis peu, et elle les posa en silence sur le tas de monnaie.

M. Higgins les prit aussi sans mot dire; il comprit d'abord cette action et son motif. Il regarda les gants, les plia soigneusement et les mit dans sa poche, se disant intérieurement que l'ouvrage d'une femme vertueuse valait bien plus que de l'or. Il sentit une larme border ses paupières, une larme que la pitié, l'estime, l'admiration faisaient sortir de son cœur ému. Il se remit, et dit avec bonté: « Bien, mon petit compagnon, je suis très-satisfait, et j'espère que vous l'êtes aussi.

— Oui, monsieur, répondit Ludovico; je suis bien content que cela soit arrangé, et je vous remercie beaucoup de prendre si peu.

— Oui, mon enfant, reprit doucement M. Higgins, vous êtes charmé, je

le comprends, que cette affaire soit finie. Mais vous n'avez pas cependant à beaucoup près le même plaisir que vous auriez eu si vous m'aviez donné mon billet de banque et reçu en retour une belle guinée d'or, bien brillante, qui vous aurait appartenu. Vous vous seriez trouvé riche en argent, riche par la faculté de le dépenser ou de le donner à vos parens. Actuellement vous êtes seulement bien aise d'être déchargé d'une dette, et c'est, il est vrai, une bonne et très-bonne chose. Mais avoir votre argent et votre dette payée serait encore meilleur, n'est-ce pas?

—Il est vrai, monsieur, dit Ludovico; mais...» Il allait dire : mais j'ai tiré mon père de prison, et sans votre argent il y serait encore. Il craignit de faire de la peine à celui-ci et à sa mère, et se tut.

«Eh bien! mon bon enfant, continua

l'honnête fermier, que ceci soit une leçon pour vous, aussi long-temps que vous vivrez, de ne pas faire de dettes avec l'espoir de les payer par votre travail. Le travail est pesant quand, au lieu de procurer quelque bien-être à soi-même et à sa famille, il ne sert qu'à acquitter une dette, qu'à rembourser un argent consommé d'avance. Cette règle doit être surtout observée dans des occupations telles que la vôtre, où le goût et l'imagination doivent agir. Il est presque impossible d'exercer l'un ou l'autre avec succès, quand l'esprit est tourmenté de l'idée d'une dette et de n'avoir rien pour vivre après qu'on l'aura payée. Un homme honnête, dans une telle situation, peut travailler beaucoup, mais ne travaillera pas bien. Je vois, mon cher petit, que vous me comprenez, et je suis sûr que vous vous le rappellerez.

— Je ne l'oublierai jamais, monsieur, dit vivement Ludovico. » Il avait d'autant mieux compris les leçons de M. Higgins, qu'il avait entendu dernièrement son père soupirer profondément en peignant pour payer l'ouvrier qui lui avait fait ses cadres et ses châssis, à qui il les devait encore, et qui avait consenti à prendre des tableaux en paiement. Au lieu que lorsqu'il peignait avec la chance de vendre, ou (comme il le disait) par l'impulsion de son *génie*, il était si heureux, qu'à peine pouvait-on l'arracher de son ouvrage pour les repas.

« A présent, dit encore M. Higgins, nous avons une seconde affaire à arranger ensemble. Vous voyez que je suis régulier; je ne fais jamais deux choses à la fois. Dites-moi, mon bon petit garçon, combien j'ai gâté de vos portraits quand je vous poussai si ru-

dement ? Je sais qu'ils sont tombés dans la boue ; et cette couleur-là ne rend pas en peinture.

— Oh ! monsieur ! ne parlez pas de cela. Vous savez que vous m'avez jeté un schilling quand vous passiez à cheval.

— Oui, sans doute ; c'était pour le coup que je vous avais donné. Je ne savais pas alors que je vous eusse fait d'autre tort ; mais je vois par l'état dans lequel vous avez retrouvé mon reçu, que vos peintures doivent avoir souffert. Dites-moi à combien se monte votre perte.

— Eh bien ! monsieur, il y en a eu sept de gâtées ; mais les cartons ont pu me servir et valent un schilling. Ainsi le dommage n'est que de la valeur de six de mes tableaux.

— Honnête et bon enfant ! j'aime cette distinction. Elle prouve non-seu-

lement de la bonne-foi, mais de la régularité. Voilà donc six schillings qui vous reviennent en conscience. »

Ludovico rougit de plaisir, et sentit celui d'avoir pour la première fois de sa vie quelque chose de bien à lui. C'était le fruit de son travail, et il ne le devait pas. Il les donna à sa mère; qui lui dit de les garder.

« Actuellement, dit M. Higgins, voilà encore deux guinées qui vous appartiennent de droit. Je les ai promises sur les papiers à la personne qui trouverait mon reçu, et je suis bien aise que ce soit vous. Vous pourrez vous acheter quelques habillemens, dont je m'aperçois que vous avez besoin; et je desire, mon cher enfant, que vous les portiez en bonne santé et en joie. »

Ludovico recula et ne voulut pas prendre les deux guinées: « En vérité,

monsieur, dit-il, vous êtes trop bon. Mais je ne sais..... il ne me semble pas..... Je vous en prie, maman, dites-moi si je puis prendre tout cela pour avoir ramassé et rendu un petit morceau de papier qui ne me sert à rien? »

M. Lewis avait encore l'air d'être à la fenêtre; mais en réalité il était entièrement dans la chambre et ne perdait pas un mot de ce qui se disait. Tous les sentimens de l'orgueil de sa naissance se réveillaient dans son âme. Au moment de la question de son fils, il se retourna et lui jeta un regard qui voulait dire: Non, non, n'accepte pas cet or. Ces mots étaient sur ses lèvres; mais la veste rapiécée et les souliers troués du pauvre Ludovico frappèrent ses yeux, et il se tut en se disant à lui-même: Bientôt je pourrai rendre à cet homme ses deux guinées. La ré-

ponse de la mère, quoique prononcée à voix basse, fut seule entendue.

« Prends-les, mon amour, dit-elle à son Ludovico, puisque M. Higgins a la bonté de te les donner, et considère cet or non-seulement comme le don d'un homme bienfaisant, mais aussi comme celui d'une bonne Providence qui veille sur nous, et nous a envoyé un ami dans l'heure du besoin. Rappelle-toi aussi, mon fils, que ce qui paraît peut-être l'effet d'un heureux hasard qui t'a fait trouver ces billets, n'est que la suite d'un système régulier d'industrie et de persévérance dans le travail qui produit toujours d'heureux effets.

— Outre les bonnes leçons que vous pourrez tirer de cet incident, ajouta M. Higgins, recevez encore celle-ci. Je vous ai donné deux guinées pour la trouvaille d'un reçu dont la perte m'en aurait coûté vingt-huit : ainsi, que

votre conscience soit tranquille. Mais écoutez ceci : Le marchand de blé à qui j'avais affaire n'est point un malhonnête homme ; il n'avait pas, j'en suis sûr, l'intention de me voler. C'est un homme négligent qui ne tient pas ses livres en ordre, et qui pour s'épargner la peine de faire une trace, ou d'écrire le mot *payé*, a risqué de me faire perdre une grosse somme. Il arrive beaucoup de malheurs dans ce monde par la négligence, la paresse, l'étourderie. Le même homme qui me faisait ce tort se le serait fait à lui-même dans une autre occasion, et deviendrait ainsi voleur ou volé, sans bénéfice et sans intention. Il ne suffit pas toujours de n'avoir point de vice réel à se reprocher pour ne pas faire tort à son prochain. Ainsi un homme sage doit toujours prendre des reçus de peur d'accident, et un homme pru-

dent ne pas les perdre, ainsi que je l'ai fait. »

Ludovico écoutait avec une extrême attention toutes les paroles de M. Higgins. « Si je ne me rappelle pas exactement tout ce que vous venez de me dire, monsieur, lui dit-il, je suis sûr au moins de me souvenir de votre bon conseil, et quand je serai un homme je prendrai toujours des reçus. Cependant... dit-il en hésitant et regardant son père timidement,... cependant papa n'en prend jamais, et si, comme il le dit. . . . si je croyais... peut-être ferais-je mieux de l'imiter; je ne voudrais pas agir autrement que mon père.

—Et vous auriez tort, mon enfant, s'écria M. Lewis; tout ce que vous a dit M. Higgins est parfaitement juste et sensé. J'ai souffert assez souvent du manque de cette sagesse qu'il vous ré-

commande pour desirer que là-dessus vous ne suiviez pas mon exemple. Mais je l'avoue, tous ces petits soins sont absolument incompatibles avec......

— Pardonnez-moi, M. Lewis, si je vous interromps, dit le digne étranger en jetant un coup-d'œil expressif sur Ludovico; vous en avez dit assez pour convaincre votre fils qu'il a entendu des préceptes utiles; qu'un grand génie peut, sans s'abaisser, descendre aux petits détails qui composent la vie; et qu'un *génie aspirant* doit de bonne heure en prendre l'habitude, puisqu'il est impossible de se promettre d'être toujours vertueux et pieux si on les néglige tout-à-fait: or personne ne peut nier que la vertu est la couronne du génie, et la religion l'âme de la vertu. »

Il prit ensuite congé de la famille, mais avec quelques nuances. Il fut poli avec le père, tendrement respectueux

avec Agnès, et très-caressant avec Ludovico, qu'il n'appelait que son cher petit ami, en riant de la manière un peu rude dont leur amitié avait commencé. . . . .

FIN DU PREMIER VOLUME.



